



LA NOUVELLE **RELÈVE**

Directeurs : Robert Charbonneau et Claude Hurtubise

JEAN WAHL

La philosophie française
en 1939

•

RAISSA MARITAIN

Deus Excelsus Terribilis

•

AUGUSTE VIATTE

La faillite de bourgeoisie

•

Janvier

Volume III, No 10

MONTREAL
1945



LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Claude Hurtubise

JEAN WAHL	La philosophie française en 1939	577
RAISSA MARITAIN	Deus Excelsus Terribilis	586
ROBERT CHARBONNEAU . .	Fontile (IV)	592

CHRONIQUES

La politique

AUGUSTE VIATTE : Faillite de la bourgeoisie française

Jeune poésie

LOUIS GADBOIS : Au bord du canal — CLAUDE LAFRANCE : Les dernières cartouches

Les livres

MARIE-JOSEPH D'ANJOU : Un philosophe poète parmi nous — AUGUSTE VIATTE : Entretiens sur Descartes par Alexandre Koyré — JACQUES MATHIEU : La civilisation en Nouvelle-France et D'Iberville le conquérant par Guy Frégault — JACQUES MATHIEU : Mission à Moscou par Joseph E. Davies — Bataille d'Amiens par J.-P. Petges — Madones canadiennes par Rina Lasnier — BERTHELOT BRUNET : La Littérature de conseil — Les médecins malgré nous — Livres de femmes — Quand le sermon prend de la bouteille.

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$2.00; étranger, \$2.25. Payable par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.
60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HARBour 3924.

Imprimé par l'Imprimerie du Sacré-Cœur, La Prairie.

LA NOUVELLE RELEVÉ

Janvier 1945

Vol. III — Numéro 10

LA PHILOSOPHIE FRANÇAISE EN 1939¹

Il est peut-être temps de le dire : il y a en France un mouvement philosophique qui se forme, alors que partout ailleurs (sauf en Amérique, où les revues philosophiques font toujours preuve de beaucoup d'activité, et en Angleterre, — car en Allemagne, je ne vois guère que Nicolai Hartmann qui ait ces dernières années produit des œuvres importantes) la philosophie se meurt ou vit assez misérablement. (Cependant il arrive de Hollande, de Pologne, de bons travaux d'histoire de la philosophie sur Platon, sur Aristote. Et même en Italie, malgré le régime et la néfaste influence de Gentile, de jeunes philosophes trouvent encore en eux le courage de réfléchir.)

Je voudrais d'abord mentionner les études de R. Ruyer, sa thèse qui a été critiquée, mais qui contient des observations fortes et qu'il a continuée par des travaux où il expose une philosophie qui rejoint Aristote, un Aristote encore jeune et déjà chercheur, nullement l'Aristote du thomisme classique. Dans un ordre différent, un article de lui sur la guerre paru dans la *Revue Philosophique* est bien remarquable. Si, au lieu de philosopher en langue française, il s'était exprimé en anglais, nul doute (ou peu de doute) que ses œuvres eussent pris place dans le mouvement réaliste, auprès de celles d'Alexander, comme une tentative plus limitée, mais précieuse.

Nogué, dans ses deux thèses, a d'une façon très curieuse et ap-

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, combien d'événements se sont passés dans le monde philosophique de France : mort de Bergson, mort de Brunschvicg, mort de Nogué, mort de Politzer dont le livre vigoureux avait soulevé tant de discussions; thèses de Gandillac et de Brice Parain; nouveaux livres de Jankelevitch, de Koyré (sur Descartes, complétant ainsi ses *Etudes Galiléennes*), de Bachelard, de Gurvitch, d'Aron, de Sartre, de Bataille, de Caillois, de Rougemont, de Grenier, de Berdiaeff. Et si je pense aux thèses qui se préparaient, d'Alquié, de l'abbé Gernet, de Duron, de Chastaing, de Boutang et d'Etienne Borne qui se rattache à la fois à Jacques Maritain et à Gabriel Marcel.

J'ai voulu laisser l'article tel qu'il était en 1939. Je n'y ai rien changé. Il était destiné à la *Nouvelle Revue Française*, et je suis heureux qu'il paraisse dans la *Nouvelle Relevé*.

profondie, présenté une conception riche et nuancée de la vie mentale et exposé la genèse des idées d'espace et de temps. Il rejoint, bien que parti de philosophies comme celles de Pradines, certaines conclusions du beau livre du docteur Minhowski sur le temps vécu.

Le récent livre d'Etienne Souriau sur l'*Instauration Philosophique* contient des observations remarquables; et une fois que le lecteur s'est habitué à un certain vocabulaire, il le suit avec ce haut plaisir que l'on prend aux choses assez difficiles.

Aucun livre n'est plus stimulant que ceux de Bachelard. Que ce soit sur la psychanalyse de l'esprit scientifique ou sur la psychanalyse du feu, ou sur les nouvelles conceptions philosophiques, il nous offre toujours des idées originales. Peut-être un peu surpris parfois de ses trouvailles qu'il a un peu cherchées... Mais le lecteur est surpris lui aussi et sympathise avec cet auteur qui parle précisément de la physique la plus récente, des alchimistes, ou de Lautréamont. (Puisse-t-il être un modèle pour les polygraphes moins poly — techniciens.)

Georges Gurvitch, dans ses travaux sur la sociologie et la morale, continue sa vaste tentative de compréhension du monde et des relations sociales, et il reste, il sait que pour moi ce n'est nullement une critique, le métaphysicien qu'il était dans ses premières œuvres, tout en assimilant à un vaste système de supra-rationalisme, les faits et les résultats des enquêtes sociologiques.

Jankelevitch a donné sans doute son meilleur livre en publiant *l'Alternative*, et peut-être la philosophie reprendra-t-elle à la musique cet auteur qui unit à un ton parfois tranchant une profonde modestie et fait preuve de tant de souplesse et de pénétration.

Il est inutile que je parle ici des livres de Raymond Aron, sauf pour dire que, si remarquables qu'ils soient, ils laissent peut-être un léger sentiment de déception. C'est que, comme Aron le reconnaît, c'est au delà d'eux, c'est une fois le terrain déblayé par eux, que l'auteur se montrera le mieux lui-même, avec cette grande maîtrise que ceux qui l'ont entendu lui connaissent, avec cette franchise qui ne recule devant rien.

Et il serait inutile que je signale les belles thèses de Dalbiez, si ce n'était pour dire, ce que je crois être la vérité, que malgré les critiques, en général peu pertinentes, faites par les spécialistes, elles constituent un monument, un chef-d'œuvre de réflexion, important peut-être pour l'avenir même de la psychanalyse. Jamais, ni en France, ni même ailleurs, celle-ci n'a été exposée d'une façon plus profondément philosophique, n'a été appréciée avec autant de sympathique pénétration, ni critiquée sur certains points essentiels, avec une force aussi probante.

Puisque je parle de psychanalyse, il faut mentionner les travaux du docteur Pichon qui après avoir étudié l'éducation des enfants, la linguistique, la psychanalyse, a consacré dans les *Recherches Philosophiques* un article à l'exposé de ses résultats d'ensemble, — et la thèse importante du docteur Lacan.

Est-il besoin qu'ici je mentionne Sartre ? Les lecteurs connaissent *la Nausée*, *le Mur*, ses jugements sur Faulkner et Dos Passos. *La Nausée* à elle seule demanderait une étude. Il convient en tout cas de dire toute sa portée. Et le fragment de livre sur *l'Imaginaire* que la *Revue de Métaphysique* a donné, laisse prévoir la valeur de l'ouvrage.

Inutile aussi que je m'étende longuement sur le Collège de Sociologie, entreprise un peu ambiguë, souvent passionnante. Mais peut-on essayer de constituer le « sacré », et tenter en même temps de l'étudier ? Dès la naissance de ce « Collège », l'objection venait à l'esprit, comme elle vient à l'esprit devant l'œuvre de Durkheim auquel tout à coup les jeunes ont voulu se rattacher. Collège de psychologie, plutôt, où l'on apprend à connaître Bataille, Caillois, Leiris, malades-médecins dont chacun nous a donné de belles choses, et dont le second, avec *le Mythe et l'Homme*, a écrit un ouvrage philosophique de valeur, aride comme il veut, et fécond en même temps.

De Rougemont, avec *l'Amour et l'Occident*, comme avec ses livres précédents, nous présente des idées qui appellent la discussion sans doute, mais qui sont toujours d'un vif intérêt.

Jean Grenier avec *l'Esprit des Orthodoxies*, et surtout avec le livre de philosophie qu'il prépare et dont j'ai été assez heureux pour voir quelques fragments, nous apprend à nous méfier de bien des choses qu'on nous a enseignées pour retrouver un sens primitif et délicat de communion avec la nature.

C'est ce même sens, primitif aussi et plus violent, que l'on trouve chez Sinding dans un article publié en une des dernières années des *Recherches Philosophiques*.

Klossovski, dans ses remarquables études sur le marquis de Sade, également publiées dans les *Recherches*, qui s'achèvent dans *Esprit*, paradoxalement, par un bel article plein de foi chrétienne, sur l'idée de Prochain, manifeste une pensée qui sûrement cherche encore, même si elle croit maintenant avoir trouvé.

Mentionnons l'influence sur les jeunes philosophes, du *Journal Métaphysique*, et des autres livres de Gabriel Marcel. Et certes, il est parmi les philosophes de la génération précédente, celui qui fit preuve de la plus grande vigueur métaphysique.

Il convient de considérer enfin comme appartenant d'ores et dé-

jà à la philosophie qui se développe sur le sol de France les travaux de Landsberg qui de Scheler est remonté à saint Augustin. Et sans doute, cette phénoménologie et cet existentialisme français¹ sont-ils un peu contrecarrés dans leur essor, chez lui, comme chez Berdiaeff, comme chez Marcel, dans ses dernières œuvres, par la facilité de certaines réponses religieuses; mais il faut dire aussi que l'appel religieux a été un moteur puissant de leur réflexion et que Landsberg exprime avec force des idées importantes. Tandis que Landsberg et Gurvitch se rattachent à la philosophie de Scheler, et la continuent et sur certains points la précisent et l'approfondissent, chacun de façon personnelle, Lévinas, qui a donné de Husserl une étude approfondie, et madame Rachel Bernaloff, dont l'ouvrage *Cheminements et Carrefours* est un très beau livre, sont sortis de l'école de Heidegger. Sortis est le mot; car je ne crois pas qu'ils veuillent y rentrer. Enfin c'est à l'influence de Jaspers qu'il faut rattacher les travaux de Pollnow et de mademoiselle Hersch, genevoise, auteur d'un livre qui prend place parmi les œuvres de philosophie française.

Ainsi nous voyons la vitalité de la pensée française. Encore n'avons-nous pas fait leurs places aux recherches logico-mathématiques d'un Cavaillès et d'un Lautmann, aux réflexions de Chevalley et d'Ulmo.

Pour le moment je voudrais, sans oublier ceux qui sont déjà connus, Bachelard, Souriau, citer surtout un Ruyer, un Dalbiez, qui sont des maîtres, Nogué, Grenier, dont la pensée est forte et vive, Sartre et Aron. Et je pense à tous ces étrangers d'origine, dont je n'ai cité que quelques-uns, et dont les maisons font partie maintenant de la maison de France.

JEAN WAHL

(1) Signalons aussi l'intérêt soulevé par l'œuvre de Kierkegaard, les traductions de ses livres par Jean Gâteau, par Tisseau qui a entrepris un travail considérable et à qui nous devons tant, par Henri Petit qui a enfin donné au public français la traduction de l'œuvre philosophique la plus importante, *le Post-Scriptum*. Puisque nous parlons de traduction, il faut aussi mentionner la belle traduction de la Phénoménologie de Hegel par Hyppolite.

DEUS EXCELSUS TERRIBILIS

I

Quand nous avons reçu votre Parole
Dans la douceur du premier don
La force et la joie du cœur neuf

Vous nous gardiez dans votre Paix
Vous mesuriez à la mesure humaine
Notre part du calice amer.

Nous avons souffert il est vrai
Dans le corps et dans l'âme — les sens et l'esprit
Et nous avons connu l'angoisse
Mais toujours nous avons pu situer notre souffrance
Et connaître qu'ailleurs le bonheur existait.

Toujours nous avons pu trouver quelque réponse
De la terre ou du ciel
L'apaisement que répand la lumière
Le rafraîchissement des larmes — la prière
Le souvenir au moins de l'espérance
Et l'amitié égale à la douleur.

Tout cela est aboli
Tout cela qui fut avant,
Nous cheminons parmi les morts
Et pleurons amèrement.
Le Dieu de notre foi nous a abandonnés
Il nous laisse à nous-mêmes.

II

Tout cela est englouti dans l'éternel passé
Tout cela qui fut *avant*.

Avant que Dieu se soit entouré de terreurs
Avant qu'Il ait laissé aller son bras pesant
Et qu'Il ait fait paraître sa Justice
Au noir soleil de ses décrets mystérieux.

Avant le martyre des Nations,
La France — en croix entre ses larrons —
La Pologne et leurs sœurs de misère.

Avant le massacre innombrable des Juifs,
La pitié d'Israël immolé par des esclaves,
Salus ex Judaeis !

Avant que Dieu ait voilé son visage
De ce voile de sang,
Avant qu'Il se soit détourné de l'innocence.

III

Si nous crions Abba ! Pater !
Vous n'accueillez pas notre cri
Il nous revient comme une flèche
Qui a frappé la cible impénétrable,
Vous nous replongez dans la nuit.

C'est comme si nous avions perdu Notre Père
Qui est aux Cieux
Un abîme s'est ouvert entre la Miséricorde et la Misère
Et vous ne voulez pas le franchir.

La Sagesse nous a délaissés
Nous avons perdu ses traces
Les grâces de la joie et de la vie nous ont quittés
Toute fraîcheur a disparu, toute fleur,
Toute la terre féconde des calmes prairies du bonheur.

IV

Mon Dieu habitez-vous un ciel inaccessible
Méprisez-vous le cœur de vos enfants ?
Dans l'infernal tourment — ce désert sans limites
Il est comme un roc ravagé par les vents.

Le roc desséché peut-il fleurir
Le cœur pétrifié peut-il prier ?
En votre oubli peut-il se réjouir
Consumé d'horreur peut-il pleurer ?

Sans prière et sans joie et sans larmes
Un cœur humain peut-il vivre ?
Aux arides régions des silences du ciel
Le cœur humain peut-il subsister ?

V

Nous n'oublierons jamais notre agonie
Nous nous en souviendrons dans la vie éternelle.
Ce que l'âme ne peut soutenir
Ce qui ne peut ni s'imaginer ni se dire,
Ce que nous souffrons, ce que nous aurons souffert,
Nous en garderons éternellement le souvenir.

La France brisée, souillée, ravagée,
La famine, là-bas, qui amenuise les corps,
Les enfants qui ne grandiront pas,
Les adolescents qui sont en esclavage,
En prison en captivité
Les jeunes Français ;
Les femmes aux travaux forcés
Et les otages de la haine
Mis à mort par milliers.
Ce qui ne peut se dire
Ce que l'esprit se refuse à porter.

VI

Quatre millions de Juifs — et davantage — ont subi la
mort sans consolation,
Ceux qui restent sont promis au carnage.
C'est Votre lignée — Seigneur — que l'on extermine !
Et les puissances meurtries et blasées
Oublieront de les venger,
Comme elles ont oublié de les secourir.

Au-dessus de ce peuple né pour le sacrifice
Flotte la nuée immatérielle du martyr
Car ils sont vos Témoins ô mon Dieu !
Ces héritiers de l'Ancien Testament,
Et il en coûte aussi cher de témoigner pour la Lettre
Que pour l'Esprit de votre enseignement,
Souverain Auteur de l'Écriture.

Israël a été conduit à la boucherie,
Troupeau sans pasteur sans bergerie.
Il a été traqué comme du gibier
Dans les rues des villes et des villages,
Les Jardins de la France.
Des femmes se sont jetées par les fenêtres
Avec leurs enfants pour ne pas les livrer
Et d'autres se sont donné la mort pour fuir l'ignominie.
Des vieillards ont abrégé leurs jours
Parce qu'ils ont vu leur espérance condamnée.

Et partout, Allemagne, où ton armée a passé,
L'armée de tes bourreaux est venue avec elle
Pour égorger tout être vivant,
Détruire par le feu le refuge des pauvres
Et la beauté des siècles dans les villes.

Nous n'oublierons jamais ton infamie,
Nous nous en souviendrons sur la terre
Et dans la vie éternelle.

Car nous avons été marqués du caractère
De souffrance infinie.

VII

Le monde est tout entier posé dans le mal
L'innocence de l'enfant dure peu d'années
Et le bonheur de la jeunesse moins encore
Les guerres sont venues et viendront après les guerres
Et les révolutions après révolutions
Et toujours l'homicide la bêtise et le mensonge
Se partageront la terre
Et il n'y aura pas d'acquittement pour les nations
Mais seulement pour les âmes une à une.

La sainteté a créé des oasis de Dieu
Le désert a reçu des mendiants affamés de paix
Et les ermitages sont devenus des monastères.
Il n'y a rien de plus à inventer dans ce sens
Et les cités de Dieu elles-mêmes
Le peuple qui les habite est tributaire du péché.
Il n'y a rien de parfait sous le soleil
Les bons n'ont pas été séparés des méchants
Ni le bien décanté du mal
Mais il aura été donné à notre temps
De voir régner les Princes de l'Enfer.

VIII

Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob,
Dieu de vérité d'amour et de bonté,
Envoyez-nous une parole d'intelligence
Montrez-nous le sens divin de nos souffrances démesurées,
La raison de l'homme ne suffit pas si elle n'est incluse
Dans le rayon de votre lumière.

Laissez-moi donc parler selon la folie qui saisit mon âme.
Nos jours sont mauvais, infestés par l'enfer,
Le désespoir tend ses pièges.
Nul ne sera sauvé si vous n'abrégez les jours
Livrés au Prince de ce monde.
La foi nous assure que tout est bien de votre côté,
Vous qui gouvernez l'Univers par la Sagesse.
Mais nous portons notre foi dans des ténèbres de sang
Parce que la cruauté et la haine ont inondé la terre

De leurs torrents irréprimés,
Parce que la pitié est morte
Et qu'ils ont peur ceux qui ont l'autorité et la force,
Chiens sourds aux cris de la justice — chiens muets.

C'est parce que Vous-même notre Dieu
Vous nous avez abandonnés.
Et l'Ange de la Vérité se tait
Miroir de votre indifférence,
Parce que vous nous avez abandonnés à nous-mêmes.

IX

Il en est temps, réveillez-vous Seigneur Jésus, venez !
O Vous qui avez pris un cœur semblable au nôtre
Pour compatir à nos souffrances.
Envoyez-nous une parole de lumière et de paix
Donnez-nous de comprendre selon votre sagesse
De parler selon votre intelligence
De consoler selon votre miséricorde.
Faites cesser les crimes.
Souvenez-vous de l'innocence.
Ayez pitié de votre peuple,
Le peuple de la misère et de la peine
Des humiliés et des opprimés de toutes les Nations,
Et des Juifs, les opprimés du monde.
Envoyez les Apôtres qui enchanteront notre douleur
Selon l'efficacité de votre amour
Et la douceur du Saint-Esprit,
Comme jadis vous avez suscité vos psalmistes,
Et donné l'enthousiasme et la connaissance
Aux Prophètes
Pour notre salut.

RAÏSSA MARITAIN

FONTILE¹

L'amitié n'a souvent rien à voir avec l'attachement intermittent qu'on peut ressentir pour un être. Qu'est-ce donc que l'amitié? Si j'avais eu un ami, c'était Georges Lescaut. Lui, et pas un autre. Et pourtant je n'avais ressenti aucun besoin de l'entendre parler de sa vie ou des siens. Lui avais-je dit une seule fois combien il m'était cher et jusqu'à quel point j'avais compté sur lui? Il sentait plus cruellement que moi mes échecs; je n'avais pas à m'excuser devant lui de mes succès.

Un jour, ayant appris la fausse nouvelle de la mort d'un camarade de collège que je croyais aimer, le voyant tous les jours, j'avais été surpris de ne pas le regretter plus qu'un indifférent. Je ne me rendis même pas à sa demeure où je l'aurais trouvé convalescent, car au dernier moment il avait été sauvé. Le premier choc passé, je m'étais aperçu que la pensée de ne plus le revoir ne m'affligeait pas. Il n'avait point fait partie de ces êtres dont le départ détruit le charme d'une promenade qu'on faisait ensemble et nous rend pénible de passer une soirée dans une maison où l'on était assuré de le rencontrer. De ce jour, je me mis à le fuir. Son besoin avait disparu avec la conscience que j'avais prise de la place qu'il usurpait dans ma pensée.

Les amitiés de l'adolescence, rien ne peut en effacer complètement la trace dans notre cœur. Ce que nous avons de meilleur, nous le devons à la pureté et à la grandeur des sentiments qu'elles nous ont fait éprouver. Par contre, les amitiés formées au cours de la jeunesse ne tiennent pas autant. Il entre plus d'égoïsme dans les rapports des jeunes gens, moins de liberté et moins de générosité. Il y subsiste toujours un sentiment d'inégalité qui va grandir avec les années, causer des frictions, des divisions, même la haine. Les défauts qu'on se pardonne à quinze ans sont insupportables à trente, la franchise aussi.

(1) Les trois premières parties sont parues dans les Nos d'octobre (No 7, vol. III), novembre (No 8, vol. III) et décembre (No 9, vol. III).

On quitte des amis, sans cesser de les aimer, parce que, par certains côtés, ils vous sont devenus insupportables. Le besoin de sincérité, à l'égard du travail et des défauts d'autrui, coïncide à quinze ans avec le besoin d'absolu; dans la lutte pour la vie, ce besoin nous paraît contaminé au contact de mobiles moins nobles.

Depuis quelque temps, Bonneville ne manquait aucune occasion de faire devant moi des comparaisons humiliantes. Il avait une certaine façon de laisser tomber une de mes questions, comme s'il ne l'avait pas entendue, qui me faisait sentir tout le ridicule de l'avoir posée. Je m'étais trop attaché à lui, à sa manière de penser, pour ne pas en souffrir cruellement. Il tranchait dans l'absolu, où je ne voulais ni ne pouvais le suivre. Je reconnais que j'avais moi-même passé par cette phase. Mes échecs m'avaient appris que toute littérature ne pouvait remplacer une amitié. Je constatai que Bonneville ne me recherchait aucunement et que c'était moi qui accourais tous les jours à son bureau. Je restai quelque temps sans revenir, espérant une invitation ou une demande d'explication qui ne vint pas. Ce que j'ignorais c'est qu'Armande l'avait congédié sous un prétexte absurde et qu'il m'imputait sa disgrâce.

Quelque temps après la mort de mon grand-père, mon père m'avait donné quelques obligations et le contrôle des actions d'une compagnie. J'assistais avec lui aux réunions du conseil de direction et commençais à m'initier aux affaires. Mais mon cœur n'y était pas. Par nature, je suis incapable de continuité. Devenu malgré moi homme d'affaires, je ne rêvais que de distractions.

Le matin, j'écrivais. La poésie, parce qu'elle impose des règles rigides, me paraissait un excellent exercice d'assouplissement. Les difficultés m'attiraient. Installé à ma table, que j'avais fait transporter dans l'ancienne chambre de mon grand-père, débarrassée de ses meubles, je ne voyais pas passer les heures. Midi sonnait toujours trop tôt. Une telle exaltation au travail enchantait ma belle-mère. Pour lui faire plaisir, je m'étais abonné à plusieurs revues d'économie politique et je faisais venir de tous les coins de la terre d'indigestes bouquins qui dormaient sur les rayons ou au fond des tiroirs. Le fouillis qui régnait dans cette pièce faisait le désespoir des bonnes. Pour se venger, en époussetant, elles jetaient un cadre par terre. Je ne me mettais même pas en colère. Ma belle-mère se félicitait des prodiges opérés par l'amour et le travail.

Je voyais souvent Armande. Je souffrais beaucoup de ce côté, partagé entre la crainte de la perdre et celle d'être dupe. Bien qu'il n'y eût entre nous aucun échange de promesse, ni même la moindre allusion au mariage, elle modelait sa pensée sur la mienne, pliait la

ligne de sa vie pour que je ne fus pas dérangé. Ses parents m'invitaient à dîner le dimanche. Dès que nous étions seuls nous nous embrassions.

Armande ne souffrait pas quand, indécis ou ayant des velléités de rupture, je demeurais parfois plus d'une semaine sans donner signe de vie. Ma belle-mère ou ses amies la renseignaient sur mes sorties. Mais je ne pouvais longtemps chasser de ma tête les images d'Armande. Je retournais chez les Aquinault.

Les mois d'hiver furent particulièrement pénibles. Bonneville ne paraissait pas souffrir de mon éloignement.

La crise économique sévissait cruellement à Fontile. On blâmait les chômeurs, on se moquait d'eux, on commençait un peu à les redouter. Depuis quelque temps, ils tenaient de fréquentes assemblées, où des orateurs parlaient de dignité humaine, d'égalité, de partage des richesses. Je n'osais me rendre à ces assemblées, mais je comptais beaucoup d'amis parmi les ouvriers. On se disputait dans certains quartiers l'honneur de me choisir comme parrain. J'avais une douzaine de filleuls. Il va sans dire que dans ces cas je me chargeais de tous les frais. On le savait. Cela flattait mon amour-propre et mon besoin de dévouement.

Notorius Vaillant, le chef incontesté de la révolte sourde qui se préparait, affectait d'appeler mon père « Hector » et de me donner des conseils. Il m'amenait les miséreux, que mes dehors de pasteur protestant tenaient en respect.

Je me rendis à la demeure de Vaillant pour m'enquérir des développements qui ne tarderaient pas à se produire, car, par suite de manœuvres politiques et de querelles de prestige, aucune entente n'avait été conclue avec le Gouvernement au sujet des secours et les marchands, l'un après l'autre, refusaient tout crédit aux chômeurs.

Une femme blondasse, à la mine débraillée, vint ouvrir et me salua avec une légère affectation. Le coup de sonnette l'avait probablement surprise dans la cuisine, où les enfants mangeaient. Sa gorge copieuse ballottait dans une robe trop ample. Le teint, sans profondeur, à reflets bleuâtres, trahissait la maladie. Il y avait dans son sourire, dans l'intonation de sa voix, une soumission ancillaire.

Elle m'introduisit dans un cabinet, large de deux verges à peine sur trois de longueur et donnant par une étroite fenêtre sur une place entourée de hautes maisons. Un meuble bas, à porte vitrée obstruée par un papier translucide, occupait un petit espace au fond de la pièce. La table, encombrée d'agendas, de brochures, avait été tournée obliquement devant la fenêtre. Pour atteindre son fauteuil, derrière la

table, Vaillant devait enjamber un coffre et un tabouret. Deux sièges faisaient face à la table.

Je pris place sur l'un d'eux. Vaillant me rejoignit bientôt. Deux vieilles femmes, avaient à leur tour, fait accourir la femme blondasse, et attendaient dans la salle à manger.

Vaillant, de taille haute, appartenait à cette catégorie d'hommes blonds, prématurément vieillis. Quand il souriait, on entrevoyait une rangée de courtes pointes blanches. Abattus par la fatigue et les soucis, les yeux dépigmentés, hésitaient entre le bleu déteint et le gris bleuté.

Il présentait tous les signes extérieurs de l'épuisement précoce. Il avait l'élocution lente, l'allure penchée, le teint terreux des hommes à qui il reste tout au plus la force de prolonger une existence devenue problématique. Mais ce n'était là que des apparences. Car, sous ce front morbide, brûlait une vitalité mystérieuse, alimentée aux sources d'une ambition démesurée. La vie de Vaillant, dont les parents avaient été à l'aise, fut une suite ininterrompue d'épreuves, noblement acceptées, d'échecs publics, de faillites plus ou moins bien replâtrées. Il vivait maintenant de maigres suppléances.

Il trompait ses auditeurs par son air désabusé et paraissait par surcroît peu maître de lui. Les mots tombaient en cascades de ses lèvres décolorées. Dès la première rencontre, il parlait de tout et longuement, se souciant peu de l'impression produite. Cela ne plaisait pas toujours. Il avait fondé plusieurs clubs politiques dont il perdait la direction à la première élection. Il s'en désintéressait alors complètement et en fondait un autre.

On aurait pu, à l'aide de tous les calepins qu'il cachait dans son armoire, suivre tous les mouvements de cet homme depuis l'âge de seize ans. Sans instruction, il accordait à tout ce qu'il pouvait écrire une importance extraordinaire. On ne le voyait jamais sans son calepin. Il notait les conversations, les discours, les racontars et en général tout ce qui traversait son esprit. Il avait couvert des tonnes de papier. Le calepin terminé était enveloppé d'une couverture noire, étiqueté, catalogué et rangé dans une armoire dont il fermait religieusement la porte à double tour.

J'avais souvent assisté à la scène suivante.

— Sont-ce là ses paroles exactes, demandait Vaillant en sortant son calepin.

— Nous ne sommes pas en Cour, répondait l'interlocuteur intimidé à la pensée que ses paroles allaient être transcrites.

— Non, mais tu pourrais bien être conduit en Cour, si tu ne dis pas la vérité.

— Eh bien ! vous ne saurez rien.

— Je t'ai entendu la première fois.

Il y avait quelques variantes.

Ajoutons à cela que Vaillant avait la manie de la persécution. Il notait des choses compromettantes pour ses amis, craignant d'avoir à s'en servir.

En me voyant, il se plaignit d'être toujours dérangé.

— Mais vous n'avez qu'à faire répondre que vous êtes absent.

— Et le téléphone ?

— C'est encore plus facile.

— On m'appelle la nuit. Si encore c'était pour des affaires importantes. Quand je suis éveillé, je ne puis me rendormir.

Il laissa tomber la fin de sa phrase et inclina la tête sans violence.

Selon Vaillant, il ne se passerait rien cette fois encore. Mais le peuple se lasse. Il comptait peu sur une émeute dans Fontile. Le mouvement viendrait, pensait-il, des grandes villes. A Fontile, on ne comprenait pas, du moins parmi les ouvriers, le mot capitaliste. Il y avait les Berthomieu, les Pollender, etc. On les cotoyait dans la rue, à pied le plus souvent, moins bien vêtus que certains de leurs employés. Aucune femme de fonctionnaire n'aurait troqué ses parures pour celles de Madame Berthomieu et les chapeaux de ma belle-mère ne faisaient même pas envie aux ouvrières. Le docteur Desartois mangait dans la cuisine des maisons qu'il visitait. Chez nous, le capitalisme était une couleur politique.

Ce fut Bonneville qui, sans le vouloir, déclancha la crise. Son article, tourné dans le ton badin, de loin le plus sarcastique qu'il eût rédigé depuis son entrée au journal, décrivait une conversation imaginaire entre le magistrat municipal et le député, chacun refusant de céder devant l'autre et prêts tous les deux à rester sur leurs positions jusqu'à l'extinction de la population de Fontile. L'article parut dans l'édition du midi mais fut supprimé dans celle du soir. A cinq heures, les bureaux furent envahis par les gens qui en avaient eu des échos et qui, ne le trouvant pas dans leur édition venaient le lire sur les filières. Je me rendis aussi au journal. Parmi les plus pondérés, on jugeait cette plaisanterie pour le moins déplacée et de nature à soulever la population.

En rentrant à son bureau, après le dîner, Bonneville y trouva un homme qu'il ne reconnut pas tout d'abord, car il était resté dans l'ombre, mais dont la voix familière révéla aussitôt l'identité.

M. le député n'appréciait pas la plaisanterie. C'était un homme sérieux, dont la voix grave, le regard austère, la démarche altière proclamait trop haut l'intégrité et la bonne foi. Quand il rendait

compte de son mandat, il répondait point par point à toutes les critiques de son adversaire, si peu convaincantes fussent-elles. Il n'avait rien à cacher. Ses agents, plus habiles, le défendaient toujours personnellement. « C'est un homme intègre, mais il est mal entouré. » Pouvait-on lui reprocher de compter parmi ses organisateurs des êtres sans aveu ?

— C'est vous, Bonneville, qui avez écrit cet article folichon ?

Il tenait à la main le journal et du doigt il désignait l'article irrespectueux. Bonneville lui tournait le dos, occupé à tirer la cordelette du plafonnier. Il eut un petit rire, qui voulait être sardonique, mais qu'il écourta en voyant la mine du personnage qui se tenait devant lui.

— Vous ne me direz pas qu'on ne vous l'a pas inspiré.

— J'en suis seul responsable.

— Allons, n'essayez pas de jouer au plus fin avec moi. (C'était une phrase du vicaire). Vous savez bien que ça ne prend pas. (Celle-là aussi. Il se mordit la lèvre.)

Dans son malheur, il ne trouvait que des phrases toutes faites, comme dans ses discours. Lui-même en avait un arrière-goût désagréable de ressassé. Il cherchait une occasion de dire une brutalité qui changeât l'atmosphère et le vengeât en même temps. Bonneville la lui donna. Le journaliste voulait lui expliquer que le maire avait été amusé par son article.

— Le maire... commença-t-il.

Le député avec cette habitude qu'il avait des répliques à l'emportepièce l'interrompit triomphalement :

— Si vous travaillez pour le maire, allez vous faire payer à l'hôtel de ville, dit-il, feignant de croire à une impossible collaboration.

Cette phrase n'avait aucun sens, mais elle le vengeait. Sans attendre la réponse, il sortit dignement et referma non moins dignement la porte extérieure. Trop tard cependant pour ne pas entendre l'éclat de rire formidable qui secouait Bonneville.

Car si le journaliste avait risqué ce coup, c'était après avoir adressé sa démission au directeur.

Le lendemain soir, quand on apprit de la bouche du président que les allocations étaient supprimées, ce fut la panique. Presque en même temps, des groupes se formèrent dans les quartiers. Personne n'eût songé à donner le nom de manifestation à ces mouvements surgis spontanément et qui d'un commun accord convergèrent sur l'hôtel de ville. A l'aqueduc, des groupes venus du nord rencontrèrent des éléments partis de l'est et, pendant quelques minutes, il y eut des cris, un commencement de chahut. On ne voulait pas paraître ma-

nifester moins de zèle d'un côté que de l'autre. Puis des meneurs prirent la tête de la foule qui se rua dans la petite rue du Marché en direction de l'hôtel de ville. Dans les jardins municipaux, la foule était compacte.

Le greffier, un jeune fonctionnaire sérieux, sortit à la fenêtre du bureau du maire et déclara que le magistrat était absent de la ville. Son discours fut interrompu par des rires. Dans la rue du Dépôt, où les paroles de l'orateur ne portaient point, quelqu'un entonna une chanson grivoise. La foule était gaie.

Bientôt, le greffier disparut et le mot d'ordre fut donné de se rendre à la maison du député. Une autre déception attendait la foule à cet endroit. Le député était dans la capitale et, Astries, son beau-frère vint prier les manifestants de se retirer car l'épouse du député était malade. Il ajouta que le député faisait tout en son pouvoir pour obtenir des crédits.

— Il est mieux de réussir, cria quelqu'un.

Mais la foule ne bougea pas. Un chuchotement de mauvais augure montait comme un orage sur le point d'éclater. Astries, distinguait des visages patibulaires, que, la nuit tombante dans cette petite rue, rendait presque sinistres. Il ne reconnaissait personne.

Il avait peine à croire que tant de gens fussent intéressés par cette question de secours. La nuit venait rapidement. Beaucoup de ceux qui étaient là, s'étant vu refuser des crédits chez les marchands, n'avaient pas mangé depuis le matin. L'éclat d'une vitre brisée fut suivi presque aussitôt par le cri strident des sirènes de la police. La femme du député, affolée, avait appelé la force publique à la rescousse.

Le directeur de la sûreté traversa la foule qui s'écarta devant sa voiture. Bien que très jeune, il avait suffisamment l'expérience des foules pour savoir qu'il n'arrivait pas trop tard. Ceux qui étaient en arrière croyaient à l'arrivée du député. On le réclamait à grands cris. Un jeune avocat, de ceux qui étaient dans la faveur du gouvernement, voulut prendre la parole mais il ne put dominer le tumulte. Son intervention ne fit qu'envenimer les esprits. On pouvait s'attendre à un mauvais coup.

Le directeur de la sûreté apportait un message.

Il venait annoncer que tout le monde allait manger.

Pendant que la foule se rendait à l'hôtel de ville puis à la demeure du député, l'adversaire politique de celui-ci n'avait pas perdu son temps. Il avait établi une cantine dans le soubassement de l'église et il invita tout le monde à s'y approvisionner en attendant le règlement de ce malentendu.

La foule se porta devant Saint-Romuald, où l'on centralisait les

dons de toutes espèces. Le fond de la salle disparaissait derrière des piles de pains, toutes les tables qu'on avait pu trouver débordaient sous la charcuterie.

On demanda alors aux gens de se retirer. Les boîtes, remplies en tenant compte du nombre de personnes inscrites par famille, seraient livrées à domicile. Le premier camion fut pris d'assaut et les policiers de faction culbutés. Ce que voyant, je sortis à la porte, invitai tout le monde à entrer.

L'émeute était évitée.

La distribution se poursuivit, au milieu d'un désordre indescriptible, jusqu'au matin. J'avais pris la charge d'un comptoir de charcuterie, mais c'était un poste de spectateur. Les gens se servaient eux-mêmes, s'arrachaient les morceaux des mains. Parfois une femme ou une fillette, plus timides, me présentaient, à bout de bras, un vieux sac. J'y jetais un morceau de viande et des saucissons.

Les provisions continuaient d'arriver en grandes quantités. Il fallut cacher une vingtaine de gâteaux envoyés par une Anglaise et accompagnés de sa carte. Quelques-uns, ignorant les besoins, apportaient des piles de vêtements. Nous ne savions comment en disposer.

Vers quatre heures, il ne restait plus dans la salle que des vieillards et des enfants. Nous leur partageâmes généreusement les restes. Depuis quelques minutes, le Curé était descendu. D'un œil judiciaire, il évaluait les dommages. Ceux-ci n'étaient pas considérables : quelques chaises écrasées ; la rampe du petit escalier de la scène avait cédé et gisait dans un coin. Le parquet était couvert de boue, de victuilles souillées, de débris de toutes sortes. Un remugle de boucherie mêlé aux odeurs humaines régnait dans la place.

Quelques jeunes gens, qui détestaient l'ancien candidat et ne voulaient rien lui devoir, s'emparèrent de moi à la porte aux cris de « Vive Julien Pollender ». C'était ridicule. J'essayai de leur montrer leur erreur, mais ils ne voulaient pas entendre raison.

Avec des chants et des vivats, ils me reconduisirent jusqu'à ma porte. Puis il fallut leur faire un discours pour les disperser.

— Julien Pollender à l'hôtel de ville ! Vive Julien Pollender ! criaient-ils.

Les voisins se montraient aux fenêtres. L'arrivée de mon père mit fin à la manifestation.

Je montai à ma chambre, fit machinalement les gestes de me mettre au lit. Mais je ne pouvais dormir. Je retournai à la fenêtre. Le démon de la politique s'était glissé dans ma chambre. Je me voyais député. Qu'était la gloire littéraire auprès de ce triomphe ? pensai-je.

Dès midi, je courus acheter un journal. Pas un mot de la mani-

festation de la veille. Et pourtant j'avais reconnu dans le groupe mon ami Bonneville. Mon nom n'était pas mentionné. Je tournai et retournai le journal, ne pouvant croire à cet oubli de Bonneville.

Au bureau de poste, je croisai le journaliste. Il me parla de ses ennuis, de sa lettre de démission.

— Vous n'auriez pas dû l'envoyer sans m'en parler, lui dis-je, car je continuais de l'aimer et de vouloir lui être utile.

— Le député lui-même...

— Mais il n'a aucune influence au journal. C'est un acteur qui se prend au sérieux. Après les élections, il ne pourra même plus habiter Fontile.

— Si j'avais su.

— Je retirerai votre lettre.

— Si vous êtes capable... Ils ont tant de choses contre moi. Et à propos, vous avez remarqué que je n'ai pas dit un mot de votre « triomphe » d'hier. Je ne voulais pas vous rendre ridicule.

En parlant, il avait détourné les yeux et je crus qu'il rougissait.

J'intercale ici une lettre de mon ami Bonneville à sa sœur Louise. Je ne l'ai lue que beaucoup plus tard et dans des circonstances que ce récit m'amènera à raconter. Elle permettra au lecteur de me regarder à travers les yeux du journaliste. Si je rapporte ici ces lignes, c'est qu'elles éclairent ce qui va suivre.

« Chère Louise

« Tu seras sans doute étonnée de recevoir de mes nouvelles. Je suis un mauvais frère comme j'ai été un mauvais fils. Depuis la mort de papa, je n'ai pas eu le courage de vous écrire. Tu ne sauras jamais quel enfer j'ai traversé depuis le jour où je vous ai quittés. Il me suffira de te dire que j'ai appris le décès plusieurs jours après l'enterrement au milieu de malheurs indicibles. J'avais été expulsé de ma chambre, que je ne pouvais plus payer, et j'errais toute la nuit dans les rues, dormant sur des bancs ou dans l'encoignure de bâtisses abandonnées. Je ne mangeais à peu près rien. Je ne fais pas de littérature en te disant que j'ai souvent eu la tentation de voler. Mais passons. Je dois vous apparaître comme un fantôme à Lucie et à toi, j'allais écrire comme un revenant qui ne revient pas. Mais que veux-tu, elle a été brisée si jeune ma vie...

« Ma vie auprès de ma mère, qui sait pardonner, et auprès de toi qui sais aimer, j'ai pensé la faire renaître, mais il est trop tard. Dans tout ceci, il y a du châtiment mais tous les torts ne sont pas de mon

côté. Je sais que tu me comprends assez pour deviner ce que je ne dis pas.

« Mais je ne t'écris pas pour me plaindre, au contraire. J'ai ici une situation lucrative. C'est tout ce que je puis dire. Je travaille d'arrache-pied dans un milieu hostile.

« En souvenir des mauvais jours, j'ai à peu près recueilli un pauvre type qui m'encombre mais auquel je suis très attaché. Nous sommes tous les deux étrangers dans cette ville et cela nous a valu des inimitiés tenaces. J'ai aussi un ami dont je te parlerai à la fin de ma lettre. Mais je veux te décrire un peu cette petite ville, tu comprendras pourquoi plus tard. J'espère que cette terre d'endormement ne sera pour moi qu'un intermède que j'emploie de mon mieux à compléter mon éducation. La couleur politique de mon journal est celle des corps déshydratés. Toute nouvelle assez insignifiante pour ne pas être « tabou » est passée avant la publication à travers le tamis de l'ennui le plus morne.

« On fait beaucoup de discours ici, il y a même une école pour adulte où l'on enseigne non pas à penser mais à parler sans avoir réfléchi. On est diplômé quand on a maîtrisé l'art de dérouler des phrases creuses pendant soixante minutes sur un sujet dont on ignore le premier mot. Pour empêcher les gens de se préparer au moment où l'orateur se lève on tire les sujets d'une boîte, remplie de papiers préparés à l'avance. Celui-ci enfile un certain nombre de phrases stéréotypées sur la distinction de l'assemblée, l'importance du sujet, puis il développe le thème choisi en trois points. Tu croiras que personne n'écoute de pareilles balivernes. Au contraire. Tous les élèves sont attentifs. Quelques-uns prennent même la chose très au sérieux. Pour se donner le temps de trouver des mots, certains allongent indéfiniment la dernière syllabe ou promènent sur l'assemblée un regard électrique, d'autres toussotent à la fin de chaque phrase, enfin, en dernier ressort, il y a toujours le traditionnel verre d'eau. Quand l'élève-orateur ou conférencier possède son diplôme, il verse aussitôt sa contribution au Club du Tigre empaillé, de la Girafe commerciale ou du Hibou professionnel selon qu'il appartient de son état aux métiers, au commerce ou à une profession libérale. Moyennant une contribution plutôt minime et le prix de son déjeuner hebdomadaire, il peut, devant un faisceau de drapeaux, dérouler des stupidités sur toutes les questions de son ressort : politique internationale, éducation, droits de la femme, etc. Il est écouté religieusement, rarement interrompu par les applaudissements durant son élucubration mais on lui fait une ovation à la fin. Il s'assoit alors ayant réglé pour les hommes d'Etat les plus angoissants problèmes de l'heure et nulle-

ment inquiet de l'avenir car la semaine suivante les mêmes problèmes sont de nouveaux réglés par un de ses anciens condisciples de l'école oratoire et avec le même succès. Comme il y a six clubs, je suis assuré de six déjeuners sur sept. Le matin, quand il n'y a ni mariage ni funérailles, je me rends au Palais. Un vieux juge désabusé et ironique entend les causes, contre-interroge les témoins, mène le bal. Ce ne sont pas les avocats qui manquent à Fontile, car chaque famille distinguée, et même quelques autres comptent un de leurs membres au Barreau. Mais la plupart répugnent à perdre leur temps à la Cour. Ils jouent au golf ou visitent des parents en été, font la chasse, la pêche en saison, et du ski l'hiver. Il y a ici une belle société, mais elle est plus compartimentée que dans les romans les plus snobs. Dans une ville américaine, les écrivains dont le traitement est de soixante mille ou plus par année ne regardent pas ceux dont le talent est coté entre vingt-cinq mille et soixante et de même ceux-ci méjugent tous ceux qui s'échelonnent en-dessous de leur minimum. Fontile ressemble en tout point à cette ville à cette différence qu'au lieu de traitement on parle ici de revenu. Mais il serait oiseux de t'entretenir plus longtemps de ces détails.

« Je me suis lié d'amitié avec le fils d'une de ces familles qui est reçu dans les salons les plus fermés, Julien Pollender. Sa famille compte des magistrats et contrôle les actions de plusieurs grosses industries et la banque locale. Mais Hector Pollender est un joueur. Le jeu l'a lié avec Chamel, le surintendant de l'immeuble du journal, à qui il fournit de l'argent à la condition... qu'il le perde. Quand le malheureux est favorisé, il l'abreuve d'injures. Hector Pollender a cependant doté sa fille et généreusement, je crois. Il tient Chamel, lui-même fils dégénéré d'une bonne famille, par quelque promesse d'avantages qui ne viennent jamais — sauf dans le cas de sa fille — mais qui l'attachent. Jamais deux amis n'ont été aussi différents. Chamel, je l'ai éprouvé par ses persécutions, est capable de mesquineries de concierge; c'est un ivrogne et un paillard. M. Pollender ne boit pas. Il a le génie des affaires. Il pourrait jouer avec ses égaux mais il préfère la compagnie de Chamel et les rencontres d'occasion dans des chambres d'hôtel. Il y a là un mystère qu'il ne ferait peut-être pas bon pour moi d'élucider si je tiens à rester dans Fontile, car de par sa position à la banque, il est l'homme le plus puissant de la ville

« Julien Pollender, fils unique et héritier des millions de son père, mène une vie oisive. Je voudrais te faire son portrait. C'est un poète

qui devrait avoir sa loge au hockey, au théâtre, mais chacun son goût. En art, il rend plus difficiles les choses difficiles. Il aime l'hermétisme pour lui-même. Il a connu les modernes sans avoir passé par les classiques, les romantiques, les livres incolores. Il lui restera toujours quelque chose de l'opacité qu'il a admirée avant de la comprendre et que, ne connaissant pas les écoles précédentes, il ne rattachait à rien. Pour lui, il y a d'abord le difficile. Il en fait, il le recherche. Au fond, il est hermétique par ignorance de ce qui s'est fait avant. S'il n'était déjà fiancé je te conseillerais de lui tourner la tête et de l'épouser. Comme toute sa famille, il parle beaucoup d'argent.

« Il a un besoin maladif qu'on l'admire et qu'on dépende de lui. Je ne doute pas qu'il serait élu député demain s'il laissait présenter son nom. Tous les pauvres le connaissent; il les meuble, les vêt, les nourrit, paie de sa personne dans les incendies, accepte d'être parrain tous les jours. Il a un bon mot toujours prêt. Il veille les morts et s'occupe même des accouchements. C'est un bon cœur.

« Physiquement, il n'est pas mal. Il a un peu l'air sévère, mais quelques semaines en ta compagnie le guérirait de ce mal. Au fond, il lui manque une femme légère, affectueuse et décidée à tout qui lui aide à dépenser le revenu de son revenu. Es-tu prête à te dévouer ?

« Nous avons été en froid pendant quelque temps. Puis un jour comme je lui parlais de toi, il m'a dit d'un ton qui m'a surpris :

« — Vous êtes heureux, vous Bonneville, d'avoir une sœur.

« Cela m'a donné une idée. Viens me rejoindre ici. Je m'arrangerai pour te le présenter. Après cela, la fortune de la maison des Bonneville sera entre tes belles mains.

« Malgré le décousu de ma lettre, tu vois un peu la situation. Je me meurs d'ennui

« Parle-moi longuement de la famille, de maman surtout et des amours de Lucie. »

(A suivre)

ROBERT CHARBONNEAU

LA POLITIQUE

FAILLITE DE LA BOURGEOISIE ?

« La bourgeoisie s'est écroulée comme classe », écrivait Jacques Maritain dans *A travers le désastre*. « L'événement social qui nous fait décidément sortir du XIX^e siècle est que la classe bourgeoise et les privilèges bourgeois tels que ce siècle les avait connus, sont désormais finis ». Beaucoup d'autres, depuis, ont ratifié cette condamnation. Elle est devenue l'opinion générale, constatait récemment le *Populaire*, que réjouissait une telle vérification expérimentale des théories marxistes. On se sent mal à l'aise, cependant, lorsque l'on retrouve les mêmes sévérités sous la plume des écrivains fascistes ou nazis, Drieu La Rochelle, Pierre Dominique, sans oublier le docteur Goebbels, qui dénonçaient dès avant la guerre la décadence d'une bourgeoisie « vaincue et défaitiste depuis cent ans » ; on se demande dans quelle mesure nos jugements se sont laissé influencer par des systèmes a-priori ; on éprouve le besoin d'y regarder de plus près, d'aller aux faits, de préciser les notions.

La bourgeoisie apparaît en effet comme un phénomène particulier à la France, ou du moins à l'Europe occidentale. Peut-on parler, dans le même sens, d'une bourgeoisie polonaise, ou balkanique ? Pas plus que d'une bourgeoisie américaine. On en tirera peut-être argument, pour soutenir que la guerre aura été gagnée par l'effort de deux nations non bourgeoises, les Etats-Unis et l'U. R. S. S., appuyées sur l'insurrection populaire des pays envahis. Mais les défaites de 1940 ont été elles aussi trop étendues pour s'expliquer seulement par des considérations politiques et sociales. Elles ont frappé des contrées aux structures extrêmement diverses. En attribuer les responsabilités à un régime, ce fut précisément la faute de Vichy, l'erreur d'optique encouragée par la propagande hitlérienne. L'armée russe elle-même n'a-t-elle pas reculé jusqu'à Stalingrad ? la flotte américaine n'a-t-elle pas subi Pearl Harbour ? Hitler voulait la guerre ; il s'y était préparé ; les autres, éveillés trop tard au danger, ont été battus, tous sans exception, faute de moyens suffisants, et ils sont devenus vainqueurs à partir du moment où ils ont acquis ces moyens : voilà la vérité première, après laquelle on pourra bien analyser les défaillances dans chaque cas, mais qu'il ne faut pas perdre de vue.

Même en France, qu'est-ce, au juste, que la bourgeoisie ? Le texte cité plus haut mentionne ses « privilèges » : mais il ne s'agit pas d'une classe légalement privilégiée comme la noblesse ou le clergé sous l'Ancien Régime. Depuis les temps lointains de Louis-Philippe et du cens électoral, rien n'a correspondu aux exemptions d'impôts, aux droits féodaux, etc. ; au contraire, l'impôt croît avec la fortune. Il fallait un acte juridique pour accéder à la noblesse ; la bourgeoisie, elle, n'est pas une classe fermée, et se définit mal. On était noble ou roturier comme on est catholique ou protestant, en vertu d'une appartenance positive ; on est bourgeois comme on exerce une profession, et en partie

d'après la profession qu'on exerce. Il ne faudrait pas remonter très haut pour atteindre les racines populaires de la plupart des familles bourgeoises, ni chercher bien loin pour rencontrer des fils de bourgeois prolétariés. Un universitaire est-il un bourgeois ? Bien des professeurs socialistes ou communistes protesteraient : et ils auraient raison de souligner combien d'entre eux sont sortis du petit peuple ; pourtant, entre eux et les instituteurs, la différence est exactement du même ordre que celle qui sépare un ingénieur d'un contremaître par exemple ; et ils se situent, eux, sur le même plan que l'ingénieur, le médecin ou l'avocat. Même la distinction du travail intellectuel et du travail manuel ne suffit pas à caractériser la bourgeoisie : l'architecte fait travailler d'après ses plans, le maçon les exécute avec ses mains, d'accord ; cette clef s'applique au patron et à l'ouvrier, mais elle ne jouerait guère en dehors de l'industrie, ou tout au moins de l'activité spécifiquement économique. A vrai dire, la notion de bourgeoisie que nous devons au marxisme résulte de considérations sur ce genre d'activité ; c'est sa faiblesse, et celle du marxisme, que de ne pas en considérer d'autres.

En fait, cette notion recouvre deux catégories d'hommes bien différentes : les adeptes des professions libérales, et les hommes d'argent. Autant le professeur, l'architecte, le médecin se ressemblent, autant ils n'auront même pas de sujet de conversation en commun avec le gros commerçant ou le grand financier. Même s'il y a des requins de la médecine et du barreau, même si le coût des études et l'incertitude du gain ont rendu ces professions plus accessibles à ceux des jeunes qui bénéficiaient déjà d'une fortune acquise, il n'en est pas moins vrai qu'en les embrassant ils ont opté délibérément pour la frugalité désintéressée ; c'est à peu près l'inverse des raisons qui recrutent le monde des affaires. Les deux psychologies s'opposent totalement. Peut-être d'ailleurs l'affaiblissement de la société française a-t-il été dû en grande partie à celui des professions libérales, dont la situation, hier médiocre, est devenue aujourd'hui précaire, et qui se sont trouvées ainsi plus dépendantes des spéculateurs et plus sujettes aux tentations.

Mais alors, au lieu de la « bourgeoisie », ne vaudrait-il pas mieux parler des « possédants » ? Nous reconnaitrions un phénomène psychologique, plutôt que social, et courant dans tous les temps. Encore ne faut-il pas exagérer : un officier canadien, retour du maquis, évaluait récemment à un pour cent la proportion totale des « collaborateurs » : un pour cent, notons-le, sur quarante millions, cela fait encore quatre cent mille, plus qu'il n'en fallait pour fournir des cadres à la milice et aux organisations de Vichy. Mais qui évaluerait à ce chiffre le total des « bourgeois » ? même celui des « possédants » ? d'autant qu'il serait nécessaire de déduire les « collaborateurs » venus du peuple, il y en a ; les Paul Faure ou les Spinasse, ex-socialistes, les syndicalistes Belin ou Dumoulin, faisaient plus qu'équilibrer les vieux généraux et les sectaires d'extrême-droite ; transfuges tant que l'on voudra, odieux sans doute à leurs anciens amis, ils témoignent que le vertige ne s'est pas limité à une classe. Assurément, eux aussi étaient des « possédants » à leur manière, parlementaires arrivés, chefs ouvriers ; et nous en revenons à l'explication psychologique : ce qui énerve, c'est la jouissance égoïste de la richesse et du pouvoir. Les possédants de 1940 ont défailli, comme avaient défailli au quinzième siècle les possédants d'alors,

l'Université, l'archevêque de Paris ou l'évêque de Beauvais, une partie de la Cour : ils se sont donné de belles raisons pour ne pas compromettre leur situation ou leur fortune, ils ont voulu se persuader qu'accepter l'ennemi serait pour la patrie un moindre mal; le réflexe national a joué plus librement chez ceux qui n'avaient rien à perdre, sans compter les héros, qui viennent de tous les milieux — de Gaulle appartient à la petite bourgeoisie « bien pensante » —, et sont d'autant plus méritoires qu'ils ont plus de liens à briser. « Bienheureux les pauvres en esprit », ceux que l'asservissement aux biens de la terre ne prédispose pas à toutes les servitudes : la bénédiction de l'Évangile se vérifie toujours; et aussi cette autre sentence plus terrible : « Il est plus difficile à un riche de faire son salut qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ».

Il est vrai que nous discutons ici de la collaboration avec l'ennemi, ou avec Vichy du jour où sa connivence avec l'ennemi est devenue manifeste, et que le texte de Maritain, en 1940, visait autre chose, l'acceptation momentanée de la dictature et de la capitulation. On aurait tort d'en généraliser le sens à la manière du *Populaire*, et ce qui a suivi réduit la portée de l'événement, en montrant la part qu'y jouaient le traumatisme et l'erreur sur la personne. Beaucoup de dupes se sont révélées ensuite gens de cœur. Il reste que ces dupes appartenaient souvent aux milieux bourgeois, et que tout un acheminement les avait préparées à la duperie. C'est avant-guerre que se placent le fléchissement initial et les responsabilités. Sur ce point encore, ne perdons pas de vue celle de Hitler : c'est lui qui, dès son avènement, avec son art de s'infiltrer par toutes les fissures, a fait agir sa propagande sur l'adversaire militaire qu'il redoutait le plus, la France, et chez cet adversaire, sur les milieux où l'armée recrutait ses cadres; il s'agissait d'obtenir qu'aux heures décisives, les généraux placés dans l'alternative de la lutte à outrance ou d'un armistice eussent une hésitation sur le bien-fondé de leur cause, qu'ils eussent reçu de leur entourage familial la chiquenaude imperceptible d'où le glissement dépendait. Une certaine presse s'est acquittée de la tâche avec maestria. Car la presse inspirée par les hommes d'argent était la même que lisaient les bourgeois exerçant les professions libérales : elle travestissait, à leur intention, l'égoïsme de classe en idéologie désintéressée; elle lançait les slogans qui couraient les salons, les échos qui distillaient le scepticisme; elle enflait les querelles civiles pour masquer le péril extérieur. Par elle, cette bourgeoisie hétérogène et mal définie acceptait une expression commune. Et nous voici au nœud de la question : ce qu'il faut incriminer, ce n'est pas tant la bourgeoisie que la presse bourgeoise, ces Georges Suarez, ces Paul Chack, qui ne méritent aucun apitoiement; la bourgeoisie a été la matière sur laquelle ils s'exerçaient, le public qu'ils trituraient — non pas toute, d'ailleurs, car elle constituait aussi celui du *Figaro*, ou de *l'Époque*, ou de revues telles que la *Vie intellectuelle*. Elle a sombré dans la mesure où le public des journaux bourgeois s'est identifié avec la classe bourgeoise, où, à leur travail de sape, elle n'a opposé qu'une répugnance passive, où leurs sympathisants ont été chez elle les plus nombreux et les plus actifs.

Ainsi, nous rejoignons Maritain, que nous paraissions contredire. Le lecteur a pu avoir l'impression d'un plaidoyer : nous ne voulions

faire qu'une analyse. En un temps où toutes les notions sont remises en cause, il semble nécessaire de les approfondir si nous voulons éclairer notre action; un « de quoi s'agit-il ? » froid, objectif, désincarné si je puis dire, rendra service plus que jamais. Sachons d'abord reconnaître les faits, et leur sens. Nous nous trouvons en présence de condamnations venues de côtés si différents qu'elles ne peuvent être vraies à la fois, ni signifier la même chose : nous ne les adopterons pas sans vérifier ni préciser; mais leur accord même, dans son illogisme, est un fait; sous la plume d'auteurs aussi « bourgeois » d'origine que Maritain ou Drieu La Rochelle, elles traduisent une désaffection saisissante; pour l'expliquer, il ne suffit pas de considérer négativement leur objet il faut leur chercher un substratum positif dans la transformation de la société qui a eu pour signe visible la montée du socialisme.

AUGUSTE VIATTE

JEUNE POÉSIE

AU BORD DU CANAL

*Les hâleurs essoufflés sur le bord du canal
Maudissent dans leur cœur les sables de la rive,
Lorsqu'au détour d'un bois, le chemin vicinal
Passe, à l'ombre, en riant de leur marche captive.*

*Fatigués de dormir au hasard des quais froids,
Ils poursuivent un songe en trainant leurs semelles.
Oh ! Vive la douceur des villages bourgeois
Et la danse qui vire et les émois des belles !*

*Au fil de l'eau rapide où courent leurs chalands,
Ce sont des cheveux longs qu'ils pensent reconnaître,
Et l'ingénu sourire à leurs gestes vaillants
D'une amoureuse enfant qui rêve à sa fenêtre.*

*Mais les câbles secouent soudain leurs bras musclés;
Ils tirent, les yeux clos, dans un effort sauvage
Qui redresse les reins et les torses hâlés,
Comme pour attirer vers eux la chère image.*

LOUIS GADBOIS

LES DERNIÈRES CARTOUCHES

« Humble banc, oh, humble banc perdu au fond du soir, qui attends-tu donc ? » En réponse muette, le père Simon, le braconnier, menue touche sombre qui noircissait la nuit, s'inscrivit dans le bois. Il s'assit lourdement, comme une bête dans son gîte, l'oreille bercée déjà du grincement doux du banc familial; mais le bois se tut, hargneux, et le braconnier en ressentit une peine immense. L'amertume, embusquée dans le soir gris, l'avait agrippé dans son étreinte insinuante. Peu à peu il s'enlisait dans un découragement atroce qui l'étouffait. Il avait étalé sa vie, là, à côté de son fusil, car comme lui elle ne dispensait que destruction, que mort; et il la retournait, l'observait, la tâtait, comme le médecin palpe un membre gangrené, mais il avait beau chercher, il n'y trouvait aucune partie qui fût saine, belle, noble. Sa vie : ruine, maladie, mort. Ah, fuir cette médiocrité qui se plaquait contre lui, s'insinuait, le repoussait, se substituait à sa vie propre, fuir cette vie de bête sanguinaire, cette vie plate, fade, et la changer contre une existence neuve, belle, élevée. Fuir, dormir, s'évader... Les mots, lentement, comme les gradins d'une échelle enchantée, le transportaient vers les abîmes brumeux où, comme une grande caresse, règne l'inconscience. Sa tête ballotta, tergiversa un instant, puis coula tout à fait. La nature, comme lassée de l'avoir tant fait souffrir, avait étendu sur lui un bizarre manteau d'ombres et de lumière. — Sommeil de brute ! — aurait décrété le passant. Mais non, le père Simon vivait des minutes intenses. Il rêvait.

Il errait lamentablement dans une sorte de boyau, de tranchée sale, étroite, triste : c'était le désespoir. De chaque côté des montagnes grises, des amas de vagues poussières que surplombaient des nuages bas et lourds, lui en interdisaient l'évasion. Et il cheminait sans but, sans repos, son fusil à l'épaule, marchant indéfiniment derrière un corbillard vapoureux où gisait sa vie perdue. Soudain, de rien, du vide, surgit un petit gnôme hideux; il se tenait au milieu de son chemin, provocant, semblant le narguer. Chose étrange, il symbolisa tout de suite pour le braconnier sa vie gâchée, sa médiocrité. Une rage de désespéré le secoua; ah, tuer cette médiocrité, cette vie fade, l'étrangler, la lacérer, la déchiqueter, se gorger de son cadavre, sentir palpiter sous la gloire de sa délivrance les derniers soubresauts de sa déchéance ! Il s'élança, ivre du désir de tuer; la petite chose horrible fuyait, tout là-bas, au fond de son désespoir. Il épaula, tira, un coup, deux coups, trois coups, mille coups; il aurait tiré jusqu'à ce qu'il en mourût de plaisir. Toute l'intensité de sa rage s'était concentrée dans ces petites choses dures et froides qu'étaient les balles. La petite silhouette, comme si l'on avait tiré sous ses pieds un tapis invisible, gesticula comiquement un instant, ricocha sur le fond encore dur de son désespoir, et tomba. Ah, enfin, il était libre ! Il avait tué sa médiocrité. La chaleur de sa joie fit fondre l'aridité de son désespoir, le chemin gris de sa détresse se disloqua; il y eut un bouleversement magnifique, et il se trouva soudain dans une riante vallée : partout du rose dégoulinait, comme si l'on avait laissé tomber un immense pot de peinture. Oh ! une vie neuve, souriante, la délivrance ! Que c'était doux !

— Que faites-vous donc là ? — Un sergent de ville arrogant le

tirait par la manche. — Les bancs ne sont pas faits pour y dormir !

Et il s'éloigna, fier, content de lui, persuadé qu'il avait rendu un service insigne à la société.

Le père Simon, ahuri, se frottait les yeux. Les brumes du sommeil, encore mal dissipées, furent d'abord comme un tampon entre sa douleur et son cœur; mais peu à peu ce tampon s'effilochoit avec le temps qui passait : chaque seconde en emportait un lambeau. Et tout à coup la douleur heurta son cœur mis à découvert avec un choc terrible, un han tellement rempli de larmes qu'il crevait en hoquets tout mouillés. Ainsi sa vie d'antan, sa vie qu'il avait tuée, elle ressuscitait ! Ce fut une chute terrible, et il fut étonné de ne pas retrouver par terre des morceaux de son cœur après un tel coup. Le pauvre banc pourri, ses habits en lambeaux, la misère du lieu s'ingéniaient à le frapper, à le heurter, à lui forger un désespoir neuf. La médiocrité commandait à cet assaut, fière du terrain reconquis.

Il regarda son fusil. — Dernier ami ! pensa-t-il. Encore deux cartouches, les deux dernières. C'était suffisant pour sa vieille carcasse. Il pensa qu'il allait être un cadavre, et il voyait déjà la large tache de sang rouge qui allait se former là, par terre. Mais c'étaient de simples constatations auxquelles ne se mêlait aucun regret. Quel dommage de devoir abîmer ce beau silence qui pesait si calmement sur le soir ! Enfin... Une cartouche, un pauvre petit bout de fer pour la vie d'un homme, sinistre ironie. Le coup hurla, l'homme gémit, le banc grinça doucement sous le poids du corps qui s'affalait.

CLAUDE LAFRANCE

LES LIVRES

UN PHILOSOPHE-POÈTE PARMİ NOUS¹

Dans la toujours rebondissante querelle entre *Animus* et *Anima*, — entre la raison raisonnante (masculine) et l'intelligence intuitive (féminine), les philosophes se sont crus obligés de prendre parti pour *Animus*, les poètes, pour *Anima*. Je sais : des poètes, comme Claudel et Valéry, en France, François Hertel, parmi nous, ont démontré que les profonds penses d'*Animus* sont susceptibles de devenir, avec le concours prestigieux d'*Anima*, la matière de l'incantation poétique. Mais à fonder une philosophie sur la connaissance qui ressortit aux charmes d'*Anima*, personne, si je ne me trompe, ne s'est aventuré ouvertement. De géniales tentatives, et qu'on pourrait faire remonter au divin Platon, ont bien tracé de lumineuses avenues; je pense, pour ne mentionner

(1) Edmond Labelle : *La quête de l'existence*, Fides, Montréal.

que les auteurs français les plus récents, à Bergson, Blondel, Gabriel Marcel, Lavelle, Berdiaeff et surtout au grand Claudel dont *L'Art poétique* est un des plus profonds ouvrages de philosophie de ce siècle. Mais de ces chemins ouverts sur l'énigme de la connaissance de l'homme et du monde l'intégration en une route unique et sûre reste à opérer.

Trop souvent la philosophie, jusqu'à ce jour, ne fut que des essences. Il s'agissait d'abstraire de la chose, de l'être, l'idée communicable, monnayable en langages divers et corvéable à merci pour l'édification de systèmes plus ou moins explicatifs (ou obscuratifs) de l'univers. La chose elle-même, dans sa réalité pulpeuse, singulière, dans son existence propre, attestation de l'Être, les philosophes la négligeaient, la livrant ou bien, méprisable, à l'utilitarisme des trois concupiscences, ou bien, mystérieuse et forclosée à toute intellection rationnelle, à la fantaisie mi-insensée, mi-luciférienne de l'alchimie poétique.

Mais l'être ne s'offre-t-il que matière à mes sens avides, ou abstraction à mon esprit morceleur ? Si mon corps est plus que mes sens et mon âme plus que ma raison (p. 16) ; si je peux, d'une seule perception synergique, éprouver mon être dans la plénitude de son existence, ne puis-je, aussi et simultanément, par une adhésion plénière au réel, *connaître* joyeusement à l'univers et à ses éléments dont la réalité existentielle s'offre toute à l'étreinte physico-spirituelle de ma connaissance ?

« Eventons la légende de sens mercenaires au service d'un tyran aveugle. L'âme habite les sens ; par ces fenêtres ouvertes, elle découvre son objet et s'unit à lui... Avec l'âme de l'objet (son existence, son acte) mon âme (mon existence, mon acte) consciencieusement retrouve son affinité et se combine supérieurement. Jamais la mutation immanente de la connaissance, son mimétisme intentionnel ne joue si justement : je deviens la chose, mon existence comprend son existence ; j'existe cet objet » (p. 20). « D'un même mouvement j'ai capté — non pas seulement le *moi*, état psychologique actuel, instable potentiel d'énergie et d'émotivité, et le *je*, ma substance, ma durée, que je sais par raisonnement ou encore par intuition, après un dépouillement progressif de l'accidentel et effet de pure concentration, — mais ma propre existence. Je me connais de la même manière que je connais l'objet extérieur : comme être existant, hors de ses causes, un et solitaire autant qu'en étroite sympathie avec tout le créé » (p. 21).

On ne construira jamais une *science* — un système à définitions — sur une connaissance de cette nature. D'accord. Il n'est de science que de l'universel, de l'abstrait communicable. Le singulier, lui, qui est l'objet de la connaissance existentielle, n'offre pas matière à définition.

Mais une *philosophie* du réel existant en tant qu'existant est-elle possible ? L'auteur de *La quête de l'existence* semble le penser. Et pour s'associer à sa conviction, il suffit, je crois, de s'entendre sur le sens à donner au mot *philosophie*.

Si l'on admet que « l'interprétation d'un problème noétique s'appuie nécessairement sur l'expérience interne — ce qui laisse à entendre que la connaissance se prouve moins qu'elle ne s'éprouve — » (p. 17), on permettra à une philosophie — c'est-à-dire un mode de connaître qui aboutit à un mode de vie — de se fonder sur la description d'une expérience noétique et d'en appliquer aux autres activités humaines les logiques déductions.

C'est ce que tente l'auteur de *La quête de l'existence*. Et je suis d'avis que son *essai* est plus qu'une contribution originale à l'étude de la connaissance poétique; c'est un abrégé de philosophie, une *weltanschauung*. Ce qui implique, d'une certaine façon, la communicabilité de cette philosophie. D'une certaine façon... Et pourquoi pas ?

Il faut dire, d'abord, qu'il ne s'agit nullement, quand on exalte la nécessité et la splendeur de la connaissance existentielle, de renier la connaissance essentielle ou notionnelle. « La connaissance existentielle — lourde grappe délectable — ne s'oppose pas à la raison qu'elle déborde » (p. 22). On prétend seulement, après saint Thomas, — qui, à vrai dire, n'a pas développé le sujet, — qu'une certaine connaissance existentielle est nécessaire à la parfaite communicabilité de la vérité notionnelle. N'est-il pas vrai, en effet, que l'adhésion à toute vérité suppose une certaine sympathie (saint Thomas dit : connaturalité) à l'égard de cette vérité, en sorte que, jusqu'à un certain point, on n'adhère qu'à ce qu'on aime, à ce qu'on vit ?

Et puis, la joie que procure la connaissance existentielle de l'univers et de soi-même n'est pas d'un ésotérisme à désespérer le commun des mortels. « L'homme cultivé se montrera plus sensible, ... plus attentif à ses visites, étant plus préoccupé de soins et d'avancement intellectuels », mais « souvent moins que l'homme des champs et des bois » (p. 33).

Il ne reste donc plus qu'à enseigner la philosophie de l'existence, à en montrer les avantages. Et d'abord, pour celui qui apprend la connaissance existentielle, « l'envahissement de la joie, pareil au feu qui d'un souffle embrase le panache d'un sapin mort » (p. 25). « Lors, ... au cœur de l'instant et des choses et de soi, et ainsi délivré de la succession et de l'éparpillement, foulant avec transport le rivage de l'existence, acte et non potentialité, perfection au delà du temps, il se baigne dans la mer sans limites » (p. 30).

Joie qui, à la vérité, comporte simultanément son amertume : le sentiment du néant qui ronge toute existence participée. « Ceux-là seuls qui savent l'être savent le néant » (p. 30).

Mais n'est-ce pas là, bon gré mal gré, la condition humaine ? Les artistes l'éprouvent plus profondément que les autres; les cœurs purs de l'Evangile également. Les premiers, parce qu'ils ont reçu le don de créer la beauté (qui vaut moins que la sainteté, même si elle peut y conduire), trouvent dans leur joie mêlée d'amertume l'aiguillon de leur art : l'inspiration; les seconds, dans un ordre plus élevé, encore que moins tapageur, reçoivent avec la joie existentielle le don de charité « qui s'amplifie (et) rejaillit en apostolat » (p. 31).

Et tous les autres, même sans être marqués du signe de l'art ou de la sainteté, transformeront leur vie tout entière sous l'action de la connaissance existentielle. Pourvu qu'ils s'y disposent; et c'est dans cette « ascèse préalable » (p. 34) que réside le levain humanisant de la philosophie de l'existence : « genre de vie en protestation contre le futile, l'illusion et le conventionnel, tourné vers la contemplation et un agir et une influence de simplicité supérieure; ... vue directe et ample du monde, saturation des valences insignes de l'âme (qui) confèrent à l'homme le plus sérieux accroissement naturel de dignité, de

bonheur, de perfectionnement;... une impulsion dans le sens de son originelle orientation... vers l'Être, sa fin dernière » (pp. 35-36).

Le progrès (mot dont se gargarisent les propagandistes d'un ordre inhumain, fondé sur le fer et l'argent), le vrai progrès n'est pas à base de *science* dont les offices ne consistent trop souvent qu'à « servir tantôt le confort, tantôt la haine » (p. 38), oubliant que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente et que ce monde transitoire n'a « d'autres nécessités que la joie, la souffrance et la charité » (p. 41).

Et pour s'avancer en plus de détails, l'auteur montre l'influence de la connaissance existentielle dans la vie de tous les jours et sous l'angle de tous les âges, de toutes les occupations. Le travail du style, l'exercice de l'amour, la possession du passé par le souvenir, la prière elle-même s'ennoblissent d'être soutenus par l'élan de la joie existentielle.

Il faut lire les pages concises et denses où l'auteur renouvelle le vieux thème du « fond » et de la « forme » dans le *style*; il condamne cette distinction et propose très justement de parler plutôt de « matière » et de « forme » du style (au sens aristotélicien de ces deux mots). Très pénétrante aussi son analyse du style qu'il appelle « essentiel » et qui, « notionnel et utilitaire, sert la science — physique ou métaphysique — aussi bien que la vie pratique » et où « le mot (ne) tient qu'un rôle de signe. » Le style « existentiel », lui, « plutôt entitatif que logique, ... s'évertue moins à circonscrire l'idée de l'être qu'à suggérer l'être lui-même, moins à démonter, casser en fragments qu'à édifier, moins à expliquer et vulgariser qu'à faire... Le mot, ici, en plus de sa valeur conventionnelle, cumule toutes sortes de sens, ... jusqu'à se substituer à l'objet. Donc, à travers le plus audacieux subjectivisme, conquête de la plus inédite objectivité » (p. 54).

Quant à l'amour... « Le plus souvent, on parle d'amour pour voiler son désir, on appelle amitiés d'accidentelles camaraderies » (p. 59). « L'amour (et l'amitié) réclame sans conteste l'ordre existentiel et — *coup de foudre* des feuilletonistes — se déclare effectivement avec cette connaissance de la personne aimée, de son existence » (p. 60). « Il se consomme, l'amour entre les deux époux, par cette complaisance réciproque de leur existence, présences conscientes l'une de l'autre et perdues dans l'unité » (p. 61).

Et comme « ce n'est pas tant ce que nous vivons qui importe mais comment nous le vivons, l'action de l'objet mais la réaction psychologique du sujet, pas tellement la mise en scène que l'acuité de la conscience », d'un mot la connaissance existentielle, on comprend que celle-ci appartienne « éminemment au patrimoine du *souvenir* ». « Pour apprécier la valeur humaine de sa vie, quelle lueur plus judicieuse que cette lampe du souvenir existentiel promenée dans les ténèbres du passé, révélant les pleins et les creux, la fausse monnaie et les écus d'or, la paille et le grain, les salles vacantes et la chambre au trésor ? » (p. 64).

Et l'auteur de conclure : « Celui qui a été une fois touché par la joie existentielle, qui a enduré, un instant, l'éternité de l'existence, dont l'âme a déjà tressailli à la pulsation de l'être — avertissement prévenant toute raison et principe de tout désir, de tout vouloir, — s'il ne s'est pas laissé, par la suite, caparaçonner de vaine suffisance ni stupéfier par le vice, celui-là est blessé à jamais » (p. 65). « Le sentiment existentiel n'invente pas l'inquiétude métaphysique, aspiration à l'infini, be-

soin de Dieu, mais nous fait souffrir purement l'intolérable souffrance et guide à la Source qui éteindra notre soif de bonheur » (p. 67). « Seigneur, si déjà l'existence chétive des créatures suscite en notre âme la félicité et de tels bondissements, que sera-ce quand, blottis dans le bruisson ardent de ton amour, nous entendrons ta voix : « Je suis celui qui suis » (p. 68) ?

Ces quelques citations illustrent la richesse et la justesse de pensée de l'auteur. On y sent vibrer un humanisme fondé sur le roc du réel et qui s'épanouit en un très pur mysticisme dont la formule parfaite — comme il convient — ne se trouve que dans le dogme et la vie catholiques.

Aussi, ce n'est pas sur l'orthodoxie que je chercherais noise à l'auteur. (Et « noise » est un bien gros mot). Mais sur un point de détail, d'ailleurs secondaire. Si l'auteur reconnaît que la joie existentielle n'est pas le privilège des seuls lettrés (pp. 28, 33), et s'il la distingue de l'émotion esthétique (p. 28), il me semble qu'il devrait, aussi, la distinguer plus nettement de l'inspiration, qui ne me paraît pas se réduire à la joie existentielle plus intense (p. 31). L'inspiration, non pas la passive émotion esthétique, l'inspiration *créatrice* comporte, en effet, plus que la tendance au faire (p. 31), elle en fournit le moyen : rythme des mots, des couleurs ou des sons.

Mais laissons cette vétille et admirons la qualité exceptionnelle du style de l'auteur. Style « essentiel », d'une clarté et d'une concision (« qualités à peu près introuvables », p. 54) sans bavures. Style « existentiel » d'une grande puissance d'évocation; les deux s'unissent, le plus souvent, dans un même mouvement, un même rythme qui sourd des profondeurs charnelles-spirituelles de la pensée.

Il faut citer encore. Et je ne songe pas du tout à m'en excuser; je suis persuadé, en effet, que *La quête de l'existence* est une réussite littéraire unique en notre jeune littérature, et qui ferait honneur à maint philosophe de grande classe même en France. Voyons d'un peu près.

C'est dans le chapitre (Connaissance) consacré à la description de la connaissance existentielle que l'auteur manifeste ces qualités de clarté et de concision expressives, qui doivent marquer le style « essentiel ». Ici ou là, la facilité apparente, celle que trouve le lecteur avec la joie à lire et goûter la pensée de l'auteur, ne doit pas donner le change; on nous dira, dans le chapitre sur le style, que « la facilité récompense toujours ceux qui n'ont rien à dire et ne savent pas écrire... »; l'artiste, lui, « endure parturition; sa joie seule le console de torturantes prises de conscience, de terribles expériences et des affres du métier » (p. 53). Quiconque (en dehors du journalisme — et les journalistes eux-mêmes, s'ils ne sont pas de vulgaires scribouilleurs —), quiconque a eu une pensée et tenté de la dire toute sentira la perfection technique du paragraphe (et il y en a bien d'autres) qui veut rendre raison de la joie procurée par la connaissance existentielle.

« Qui connaît un être dans son existence le connaît entier, indivisible unité et beauté sans mesures; il possède une chose vraie, bonne ontologiquement, palpe, sans souci de rapport entre objet et sujet, un bien neuf, gonflé de merveilles inépuisables, pour assumer la richesse d'une nouvelle entité. En même temps, connaissant son existence per-

sonnelle, il assiste au miracle de son être, reconquiert son plus grand bien, primordial; à lui, enivré à sa propre source, la vie à dimension de l'âme, la communication avec les autres êtres, également soulevés par cet irrésistible élan vital jusqu'aux pieds de l'éternel Subsistant! » (pp. 23-24).

Concision, clarté et, vivifiant toute la pensée, un rythme personnel, une résonance d'âme sans quoi il n'existe aucun contact *réel* — et non pas seulement *notionnel* — entre l'écrivain et son lecteur. Cette musique intérieure, elle chante à toutes les pages de cet essai philosophique. Dans des métaphores tantôt précises, tantôt évocatrices, toujours justes. Tel ce « facile gibier que la raison a tôt fait d'occire et d'empailler » et qui peint l'image résultant de la connaissance par les sens (p. 19). Telle cette phrase qui explique la compréhensive unité de la connaissance existentielle en nous disant que celle-ci perçoit et goûte « Non pas le croquis arraché au paysage en fuite, et déjà le train nous emporte plus loin; mais la prostration dans l'or du matin » (p. 20). Telle encore cette parenthèse délicieuse où s'exprime poétiquement la joie dans l'instant présent, et toujours renouvelable, qu'apporte la connaissance existentielle de l'univers. « (Cette précise étoile dans l'aube glauque, accrochée à la chevelure des arbres, elle brille si près de moi, si mienne, que tout à l'heure je vais la tenir dans le creux de la main, ruisselante sous les feux de ma lampe comme une perle de grand prix) » (p. 36). Et qui ne vibrera à l'unisson de ce chant, aux lointaines et profondes ondulations, où passe toute la musique de l'âme en extase devant la création? « Je m'enfonce dans la forêt; c'est l'automne : senteurs d'amande, pâle soleil au travers d'une mer feuillue or et rouge, nostalgie des mourantes splendeurs; je m'arrête (immobilité soudaine rarement sans effet, initiation au mystère), une feuille choit, il fait très doux et très bon de vivre, presque triste, choses sues; solitude, je suis seul au monde; et maintenant c'est l'automne qui m'envahit, ces êtres qui sont et achèvent d'être; tout passe et l'incertaine beauté des jours; l'éternité demeure et j'y suis » (p. 34).

En tout cela nul procédé, au sens artificiel de ce mot; à moins d'appeler ainsi (mais on aurait tort) la tournure syntaxique, fréquente chez l'auteur, qui consiste à séparer par un verbe au singulier deux sujets qui logiquement commandent ce verbe, comme plus haut : « tout passe et l'incertaine beauté des jours ». N'est-ce pas là, plutôt qu'un procédé, la traduction sensible (sentimentale, si l'on veut, pourvu qu'on dépouille ce mot de son sens péjoratif) du souffle intérieur, du soupir de l'âme qui exhale son impression? C'est par la syntaxe, en effet, et surtout par elle — l'auteur nous en avertit, p. 55, — que se révèle la personnalité littéraire d'un écrivain; c'est par leur syntaxe que s'imposent (plus qu'un Georges Duhamel, par exemple,) des auteurs comme Mauriac, syntaxe parfaitement conforme au génie de la langue française, mais en même temps fortement marquée du sceau de leur âme. Or, il faut en dire autant d'Edmond Labelle, et c'est là lui faire un compliment que je ne me croirais pas autorisé à répéter en faveur d'aucun autre de nos prosateurs (et de combien de nos poètes?...). Un lecteur impatient pourra s'agacer à la nécessité de relire certaines phrases; mais celui qui cherche dans les livres autre chose qu'un « divertissement » (cf. Pascal) ne pourra que s'égayer à provoquer une seconde

fois l'écho de cette phrase splendide qui chante la saisie de l'existentiel par celui qui s'est longtemps appliqué à en capter le mystère. « Longtemps, plus le troublera que ne l'instruira le charme; aussi renoncera-t-il bientôt à la capture du sortilège, par ses apparitions consolé de la vaine poursuite; quand, un jour, s'accomplira en lui la reconnaissance de l'être, — peut-être sans l'éclatement de midi dans la chambre close, mais la découverte tout à coup qu'imperceptiblement s'est infiltrée la lumière ! » (p. 26).

L'auteur s'excuse, au début de son ouvrage, de ne pas aborder le sujet avec la compétence des maîtres diplômés... Il est vrai qu'il se console à la pensée que « La semence officielle n'arme pas toujours la terre d'un carré d'épis serrés, tandis que la lande peuplée de verges d'or et de rocs invite parfois le voyageur à la componction » (p. 14). En effet... D'ailleurs, s'il affirme que « cette connaissance existentielle », dont il a si bellement disserté, « tout l'homme concourt à son élaboration : le corps et l'âme, les vendanges du passé et les soleils futurs » (p. 19), on se croira en droit de conclure qu'on peut être jeune, comme l'auteur, et posséder déjà une riche moisson de pensée et de réflexion, (un critique a souligné la pénétration psychologique des pages où l'auteur analyse les attitudes des différents âges de la vie en face de l'existentiel : pp. 43-46); et quels rayonnants espoirs semblent promis aux « soleils futurs » de notre jeune auteur !

On vient d'écrire à propos de *La quête de l'existence* : « Edmond Labelle fait son entrée dans nos lettres avec un ouvrage qui restera ». Œuvre de pensée solide et neuve. Œuvre d'une grande valeur littéraire aussi. On pourrait dire que l'auteur — musicien à ses heures — l'a traitée à la manière d'une composition musicale. Un thème à double portée, suivi de variations.

Le double thème : la richesse et les limites de l'existence participée, et la joie mêlée d'amertume de la connaissance existentielle. « Nous baignons dans l'infini, et nos rares moments de lucidité nous jettent à la face, ainsi la foudre un paysage nocturne, les deux océans qui nous rongent : l'absolu et le néant » (p. 15). C'est pourquoi, « à la joie triomphale » de la connaissance existentielle « se mêle la plus irrémédiable amertume » (p. 30). Amertume qui n'est pas sans compensation, puisque c'est elle qui « rend possible l'œuvre d'art ». Car « si nous goûtons sur terre une joie sans mélange, un bonheur parfait, personne, confirmé en quiétude et louange intégrale, ne songerait à la composition d'un poème ou d'une symphonie, du moins tels que nous les entendons. Du mariage de l'enthousiasme et de la tristesse existentiels naissent tous les chefs-d'œuvre, qui redonnent à l'humanité son sens, en lui rappelant sa chute et sa vocation à l'éternelle félicité » (p. 30).

Sur ce double thème fondamental, l'auteur déroule des variations qui situent dans l'existentiel la culture humaine et ses manifestations, le travail et la perfection du style, le souvenir, l'amour et la prière. Le tout en quelque soixante pages. Mais ces soixante pages sont d'une élévation de pensée que j'espère n'avoir pas trop trahie, et d'une pureté de style que les citations voudraient donner le désir d'aller goûter à la source même.

Mais ce n'est pas tout. L'auteur, poète autant que philosophe, tout en se défendant d'illustrer par des poèmes sa théorie de la connais-

sance existentielle, ajoute à son *essai* de splendides *Récitatifs* dont on ne peut se dispenser de parler.

* * *

Les *Récitatifs* qui forment la seconde partie de *La quête de l'existence*, l'auteur nous prévient qu'ils ne prétendent pas « illustrer la précédente étude »; il ajoute, cependant, que « c'est la reprise du thème, un peu plus chanté et rythmé, c'est encore la quête de l'existence » (p. 71).

Entre les deux parties de l'ouvrage se noue un lien solide, vital. C'est le même homme qui exprime, d'abord dans une prose philosophique qui est presque un chant, puis dans des chants poétiques qui sont de profondes méditations, la splendeur hélas ! limitée de l'univers créé et l'aspiration vers l'Etre sans limite, la joie et l'amertume d'une « co-naissance au monde et à soi-même » capables de fournir un motif humain de vivre en bonheur et en beauté.

On retrouve dans les *Récitatifs* les variations qui, dans l'*essai*, servent de développement au thème fondamental : les hommes et les choses avec la poésie qui en émane; les saisons, surtout, parce que mieux que tout le reste elles marquent le rythme de la vie cosmique auquel nous soumettons; le royaume infini des souvenirs; Dieu enfin, la prière, la religion. Mais, ici, le thème n'est pas détaché de ses variations; il s'y insère plutôt comme une sorte de leitmotiv, de reprise mélodique plus ou moins furtive, plus ou moins consciente, qui surgit au détour d'une phrase, ou comme un accord qui vient résoudre une dissonance, tantôt dans le mode mineur du thrène mélancolique, plus souvent dans le ton majeur de l'espérance et de la joie.

Le rappel de Bach n'est pas ici déplacé. La poésie d'Edmond Labelle est d'une gravité qui évoque les émotions religieuses éprouvées à l'audition de la musique du grand maître. Un caractère en quelque sorte hiératique marque l'inspiration même profane de la musique de Bach; et c'est peut-être dans ses pièces proprement religieuses que tressaille le plus d'exaltation et de gaieté. Je remarque, de même, que dans les *Récitatifs* de *La quête de l'existence* il y a quelques gambades poétiques, et ce sont des poèmes inspirés par la fête de Noël (*Ballade de Noël*, p. 84; *Air de musette devant la crèche*, p. 95). Gambades d'une naïveté consciente, comme celle des poètes qui ont reçu le don de retrouver l'esprit de leur enfance (Péguy, par exemple), ou qui en ont gardé le souvenir nostalgique; c'est le cas, semble-t-il, de notre auteur qui se présente à l'Enfant-Jésus comme

Un mage d'occident
Qui ne sait de l'orient
Que ses rêves d'enfant.

(*Air de musette devant la crèche*, p. 96)

C'est pourquoi sa légèreté de

... mage pas trop sage
Et quelque peu volage
Epris en son jeune âge
Moins de pèlerinages
Que de vagabondages...

(*Ibid.*, p. 95)

demeure très surveillée et, encore une fois, presque grave.

Hélas ! je suis un pauvre mage,
(Oh ! pas comme sur les images !)
Et je n'ai encens ni or,
Comme Gaspar puis Melchior
Et puis Balthasar
Avant leur départ
Autrefois vous en offrirent,
Mais peut-être un peu de myrrhe.

(*Ibid.*, p. 98)

Je dis bien grave, et non pas triste. Et je crois que là réside l'originalité de la poésie d'Edmond Labelle; là surtout. L'amertume qui se mêle à la joie de la connaissance existentielle (voir l'*essai*), elle reparait dans les poèmes sous la forme d'une mélancolie bien personnelle. La mélancolie d'Edmond Labelle est d'essence philosophique et mystique; elle rejoint, à travers Bossuet (peut-être) et Pascal, les grands poètes de la Bible : Job et le saint roi David. Ce qu'elle exprime, c'est l'étreinte douloureuse de la mort qui témoigne, à la fois, du néant originel et de l'originel péché. Cela est dit dans l'*essai* : « Nul plus que le poète ne jouit du créé; nul, au fond, n'en est plus désabusé. Il simule de l'intérêt pour cet aimable et cruel pays d'exil, se surprenant à sourire parfois, tandis que son âme gémit le long des murs de sa cité. Tout messager reçoit bon accueil, qui lui parle de lointains rivages, d'autres cieux; toute joie est bue, pour sa gorgée d'amertume. Librement il s'est livré à l'emprise de l'absolu. » (p. 66). Cela revient dans les *Récitatifs*, « plus chanté, plus rythmé », et sur un ton qui ne ressemble à aucun autre.

Voici le sentiment du néant ou, plus exactement, de la limitation essentielle de l'être créé :

— O beauté, fugace vision, est-ce que je te hais,
Est-ce que je t'adore ?
Quel corps ne se défait ?
Quelle âme ne s'ignore ?
Amour, amour, qu'on prostitue !
Faudra-t-il que l'homme se tue
Pour vivre et se perdre en l'Amour ? —
La mouvance de l'heure au jour
Illusoire; et les soubresauts moribonds qu'enchevêtre
L'énorme songe du non-être;
Tout, ... mes fers et mes loques, vois !
Je m'en suis dévêtu, ainsi que d'une chape
Dans un ruissellement d'eau vive qui s'échappe
Aux marches du trône et qui choit.

(*Récitatif à la lune*, p. 76)

Voici l'étreinte de la mort :

Hélas ! je suis un homme entre les hommes
Avant que d'être un mort entre les morts.

(*O lac surgi brillant et vierge*, p. 117)

Et la désillusion après les promesses que semblent nous faire, éternelles, la richesse et la beauté des choses :

Ni l'automne embaumé, ni le quiet hiver, ni le jeune printemps
N'ont apporté la joie, mais la promesse de la joie,
Promesse de l'été, qui ne laisse pourtant
Que latentes rancœurs et des roses qui choient.

O désert de la vie, trouble du mirage et d'appels
De la terre promise,
Où de grands rêves, loin des palmes, des fontaines, gisent
A jamais sous de roides linceuls de sable et de sel.

(*L'invasion de l'été*, p. 124)

Et la douloureuse solitude au milieu de ses frères humains :

Et qui est-ce que j'aime et quelle chose m'intéresse ?
La nature a perdu son mystère et ses voix;
Peut-elle consoler, la matière, un homme en détresse ?
D'humains, il ne reste que moi;
Les autres sont partis, peut-être...
Bah ! quoi de commun entre nous ?
Je suis, ils sont : les êtres
Sont impénétrables ; c'est tout.
L'existence, l'homme la souffre
Seul. Et celui-là s'enfuirait
D'épouvante qui violerait
Les bords de mon étang de soufre.

(*L'invasion de l'été*, p. 125)

Il y a là, si je ne me trompe, des accents et un timbre d'âme qu'on n'avait pas encore entendus. Sauf, peut-être, chez Claudel, mais dans une autre clef. C'est à la racine de l'être que touche la mélancolie d'Edmond Labelle, et c'est pourquoi elle vibre en sonorités si profondes, si riches de pensée et de sentiment.

Ce qui distingue encore notre poète de tous les autres, c'est que la joie n'est jamais complètement absente, jamais éloignée en tout cas de sa mélancolie métaphysique et mystique. Et c'est une joie de même essence, de même qualité, — je reviens au premier mot qui est le dernier de cette poésie : — de même gravité. On pense encore à Claudel, le plus grand des poètes de la joie ; mais si la joie claudélienne prend son élan à des profondeurs philosophiques et religieuses, elle exulte, parfois, en bondissements qui ne reculent pas devant la bouffonnerie. La joie d'Edmond Labelle prend sa source dans la même conception catholique de l'univers ; mais la gravité toujours l'accompagne et, pour ainsi dire, la surveille, comme si le moindre excès risquait poétiquement de la déparer, mystiquement d'en altérer la pureté.

Un moment, on croirait que l'envahissement de la joie va éclater en délire presque païen pour exalter « l'ineffable événement de l'existence » :

Aie pitié de ton âme, invente-lui des cieux
Et connais un moment ta vocation de dieu.
Au sein des cuivres orgiaques
Et des violons tout à coup qui éclatent,
Le chœur te sollicite et t'enchaîne libre et te perd
En des abîmes, ô rumeurs, plus profonds que la mer.
Essaie la pose exquise ou rue-toi dans la bacchanale,

Et dis que tu renais de vie à l'heure peu banale.
 Puis quand s'apaisera la guirlande des fées,
 A la face de l'univers, sur l'auguste théâtre,
 Noble et drapé de solitude, antique coryphée,
 Devant l'invisible idolâtre
 Assemblée, tu sauras, par un prophétique silence,
 Proposer l'ineffable événement de l'existence.

(*Triptyque d'automne*, p. 137)

Les derniers mots ramènent la juste vue des choses; « un prophétique silence », c'est le meilleur chant de l'être participé que son intelligence rend conscient de l'infini. Aussi, les plus grandes joies de l'homme, celles qu'il ne peut s'empêcher de proclamer, conservent-elles quelque saveur amère :

Ah ! comme une ville qui s'ouvre aux clameurs des remparts croulants
 Devant l'invasion de la mer avinée d'embruns et de chants,
 Ainsi mon âme ploie
 Sous l'oppression des grandes eaux qui me pénètrent
 Amères de la Joie.

(*Récitatif à la lune*, p. 79)

Comment en serait-il autrement ? Qui ne se sent à certaines heures, désolé, même dans ses joies, par le souvenir de l'enfance perdue ? l'enfance de l'âme surtout, qui est la chrétienne innocence. Un **splendide** poème, qui commence par ces mots : *O lac surgi brillant et vierge*, donne le sentiment poignant — avec toute la poésie qu'on ravit aux souvenirs — de cette épine aiguë que le péché enfonce au cœur des meilleures joies.

O lac, au temps inaccessible en ton site absolu,
 Minuscule océan dans un creux de montagne inclus,
 Coupe pleine aux dieux de l'Olympe offerte d'ambroisie,
 Reflet du ciel total, châtre de pierreries choisies,
 Epouse dans la brume et l'aube baise ton flanc noir,
 Cuve où souillé de sang vendange le soleil des soirs,
 Image du bonheur que seul le souvenir révèle,
 Adolescence éparse entre des rives éternelles !

C'est là que, dépouillé de ma royale enfance,
 Déchu, chassé du paradis,
 J'appris l'ennuyeuse leçon de l'existence,
 Les amours sanglotantes, les orgueils maudits,
 Et soudain l'étonnement neuf d'être au monde, de vivre,
 Et quand glissait la nuit (avec ce soupir dans ma voile),
 L'horreur d'être seul, ivre
 Immensément comme une étoile;
 Et je portais mon rêve au rêve des flots endormis,
 Mon extase consciente au sein de la cosmique extase,
 Infime bête dans la vase
 Rampant toujours vers l'infini.

(pp. 114-116)

Mais la joie du poète, elle sait éclater, triomphale et magnifique,

quand elle dit la victoire de l'âme sur « l'exécration étreinte du néant »
et du péché.

— O liberté reconquise et totale ! solitude retentissante d'absolu ! —
Je vais, et mon âme âprement

Arrachée au cloaque de la chair,

S'insurge frémissante, s'emporte, me dépasse et remplit le vide incom-
mensurable,

Instant intemporel qui ne cessera plus ;

Je vais, dans l'essentielle volupté

De ne plus rien sentir que ce rythme en moi vital et originel de l'existence,

Et que sais-je, sinon cette révélation inouïe que moi

J'existe ! Puis ce nouveau

L'élanement suprême m'enlève irrésistiblement à l'exécration étreinte
du néant,

Pour la consécration définitive en l'immortalité ;

Oui je vais,

Héroïque et gigantesque.

Ah ! ne me dites pas que je suis ivre, si ma bouche rit

Dans les ténèbres, si mon chant clame plus haut que la rafale !

Non, je n'ai pas mal ! ce n'est pas vrai

Que j'ai mal ! ce n'est pas vrai que...

Demain, sous le ciel d'or

La neige s'offrira blanche et rose,

Et les arbres rêveront des ombres bleues.

(*Il neige*, pp. 93-94)

On sent encore une pointe d'incertitude mordre la joie de cette
conquête sur le péché. Voici le chant de la liberté spirituelle la plus
totale, de celle qui ramène l'âme aux origines très pures de la création :

O joie comme la mer !

— mais elle s'était retirée

Sous le vent de Colère, laissant sur ma lèvre un goût d'éternité,

Ce goût de sel amer,

Et quand je buvais mes larmes, je buvais l'amertume de la mer. —

O joie plénrière, possédée dès le commencement du monde,

O joie de la vie, ô mer jubilante, tu m'inondes !

Ne suis-je pas l'homme, moi, que Dieu créa ce matin

Et qu'Il a placé tout à l'heure en son premier Jardin ?

(*Hymne au printemps*, p. 106)

On le voit par ces vers : la raison dernière de la gravité parti-
culière à la poésie d'Edmond Labelle, c'est la religion, un sens religieux
philosophique et mystique, tel qu'il apparaît dans l'*essai* qui précède
les poèmes. La tournure d'esprit de l'auteur exclut de sa religion toute
fadaise, toute fausse extase. La religion, ici, est surtout un acte de foi
de l'intelligence subjuguée. La certitude religieuse n'enlève rien de son
aigreur au sentiment du néant et du péché ; mais jointe à l'expérience
intime de la joie existentielle, elle apporte à l'âme la persuasion que
l'être participé, malgré ses limites et ses souffrances, vaut mieux que
le néant, puisqu'il est don de l'Être infini et promesse d'immortalité.
Cette certitude rend possible l'adoration du Dieu toujours et partout
présent.

... Seigneur, encore Toi ici !
 Comment fuir ton regard, échapper à tes mains ?
 C'était la fin, cette fois-ci.
 Mais tu es déjà là, où moi j'arrive à peine, après ce douloureux chemin.
 Plus bas que toute créature,
 Comme au-dessus, le Roi !
 Et le mal qu'on endure
 Et la nuit qui s'accroît,
 Au fond, au delà de moi-même,
 Toujours Toi !

Sur le seuil extrême,
 J'écoute le silence
 Dévorant, l'unique Présence,
 Où se calcine un roc vermeil
 Dans la fournaise du Soleil.

(*L'invasion de l'été*, p. 126)

C'est elle qui ramène au Créateur l'âme déçue par la trahison des créatures.

Maintenant tout est bien fini,
 Et le désespérant amour des beautés relatives.
 L'une après l'autre joie se dérobe, — l'espoir banni, —
 Hors de Toi, âprement poursuivie, ô Dieu, ma native
 Et ma suavement inévitable fin,
 Que ne refuse plus cette mourante faim.

(*Triptyque d'automne*, p. 140)

C'est elle, enfin, qui permet au poète, dans les religieux *Tercets* de la fin, de dépasser la simple adhésion de la foi pour s'abandonner aux audaces de l'amour et, parlant de soi-même, de dire au Dieu incarné par amour :

Ah ! je sens que tu viens — comme le soir embaume !

Conforter l'indigent dans son angoisse... Il a
 Souvent failli, ô Christ, mais cru en ton message.
 Romps ce faible lien... et puisque tu es là,

O Maître bien-aimé, montre-moi ton Visage !

(p. 145)

Je crois en avoir assez dit, je crois avoir assez abondamment cité pour donner au lecteur l'évidence qu'il se trouve en présence d'une poésie qui n'est pas celle d'un enfant. Une pareille gravité de pensée, une telle maîtrise dans la splendeur de l'expression, voilà qui n'autorise pas un critique, d'ailleurs sympathique, à reprocher à Edmond Labelle ses « maladresses de débutant ».

Edmond Labelle est-il un écrivain mineur ou majeur ? A cela la publication d'un seul ouvrage permet difficilement de répondre. Chose certaine, c'est un poète maître de ses moyens et qui les emploie à bon escient. Je propose, pour qu'on s'en rende compte, de le comparer à nos meilleurs poètes canadiens. On reviendra de ces entrevues littéraires avec la conviction que pas un de ses devanciers ne possède, au même degré qu'Edmond Labelle, la gravité calme, profonde et si expressive qui le caractérise. Ni, peut-être, cette sûreté de rythme, de ce rythme

poétique grâce auquel l'artiste réussit à « insuffler dans l'objet à créer (ici : le poème) son temps intérieur » (p. 56). Edmond Labelle l'emporte par le fini du vers, la perfection du détail et du goût. Ici, une sérénité à la fois puissante et douce, un « nombre personnel, affranchi des servitudes rythmiques », que livre avec « un soin d'authenticité » un verbe lyrique au souffle maîtrisé et qui chante, surtout dans cette « suite symphonique » que constituent les quatre poèmes sur les saisons, avec une gravité qui, parfois, « se soulève et s'exalte comme une grande lame de fond » (Eudore PICHE, *Le Devoir*, 9 décembre 1944, p. 9).

Savourons le rythme parfait, dans sa souplesse et sa sûreté, des *Tercets* pieux de la fin :

Mon âme te cherchait, sans même te connaître,
 Jour après jour, ainsi qu'un fleuve l'océan,
 Toi, la source et la mer, et l'être de mon être...

Affranchi, je tramais, choyé par tes prunelles,
 La serve liberté, pour quels festins d'ennui,
 Moi le gueux invité aux noces éternelles !...

De l'excès de son nard que se brise l'amphore !
 Oh ! fuyons : le chemin par où venu !... Enfant
 Pleurant son désespoir et le nom qu'il ignore.

(p. 143)

Et voici des vers de quatorze pieds; l'auteur les chérit particulièrement et il en joue avec une maîtrise qui apparaît surtout dans *L'invasion de l'été*, que je considère comme le plus original et, peut-être, le plus impressionnant poème de tout le recueil :

O saison décevante, illusoire splendeur, été !
 Oh ! l'amère réalité après un beau mensonge !
 J'ai voulu te comprendre, et j'ai compris ta vanité,
 Comme tu possédais la terre, et j'étreignais un songe.

(p. 122)

On a remarqué « l'équilibre interne » de ce vers, qui « repose sur la division en deux hémistiches de huit et de six pieds. Cette division appelle en réponse l'emploi des deux mètres plus courts qui résultent de ce dédoublement; elle ne gêne pas le libre jeu des césures » (Eudore PICHE, l. c.). Ce rythme plus ample s'allie bien avec celui de l'alexandrin et, bien entendu, avec celui de ses hémistiches, les vers de six et de huit pieds, pour s'identifier au mouvement même de la pensée. Dans un autre genre, tout spontané mais soumis à la danse de la neige, goûtons cette laisse en vers libres : « Oh ! la neige... » etc. (cf. p. 90) de la *rapsodie* intitulée *Il neige*.

Je ne regrette point d'avoir aussi longuement cité ce premier ouvrage d'un jeune auteur de chez nous. Il vient de se manifester à nous, dans la personne d'Edmond Labelle, un penseur original, un écrivain de race et un poète de fort belle taille. Reste à souhaiter des lendemains chargés d'œuvre et de gloire à un début si prometteur.

MARIE-JOSEPH D'ANJOU, S. J.

Québec, 6 janvier 1945.

ENTRETIENS SUR DESCARTES¹ par *Alexandre Koyré*

Ce petit livre fourmille d'idées. M. Alexandre Koyré, historien de saint Anselme, de Jacob Boehme et de Galilée — sans oublier son étude antérieure sur *l'Idée de Dieu chez Descartes* — était particulièrement qualifié pour l'écrire : et cela signifie que Descartes lui-même se situe à l'un des grands carrefours du monde intellectuel. Sa logique, sa métaphysique dépendent de sa physique : son *Discours de la Méthode* n'est qu'une préface, M. Koyré le rappelle opportunément; et cette physique à son tour, et ce dessein de tout reconstruire, ne se seraient pas formulés sans l'ébranlement occasionné par les découvertes de la Renaissance. Il révolutionne les écoles, soit; il émet les principes de révolutions qui le dépasseront; cependant il représente d'autre part un aboutissant, et veut restaurer la certitude que ses contemporains avaient perdue. M. Koyré insiste, à bon droit, tant sur sa foi presque mystique et sur son désir d'apologétique que sur le scepticisme ambiant : très différent de Pascal, Descartes n'en a pas moins des intentions analogues aux siennes, et même j'en dirais autant de Montaigne; peut-être M. Koyré nous montre-t-il trop exclusivement dans les *Essais* le bréviaire du doute qu'y voyait la génération de 1630; mais Charron le fidéiste est bien leur héritier légitime; déjà l'*Apologie* de Raymond de Sebonde tendait au fidéisme sur les ruines de la raison; on a pu écrire un livre — paradoxal, mais dont il reste quelque chose — sur le Vrai Montaigne, théologien et soldat. Comme Pascal — comme Montaigne — l'auteur du *Discours de la Méthode* cherche ses certitudes hors de la philosophie; il en voit deux, Dieu, les mathématiques, qu'il essaie de lier; de là partira son élaboration d'un Cosmos fait d'espace et de mouvement et contraire au Cosmos anthropocentrique du moyen âge. Il dessine ainsi l'univers de la science moderne; il fournit des arguments à l'incrédulité du dix-huitième siècle; néanmoins nous l'avons trop vu, lui et ses prédécesseurs, à travers cette incrédulité, et toute l'histoire de la Renaissance, de Rabelais jusqu'à lui qui en est la dernière expression, serait à revoir sans négliger les cheminements ultérieurs de la pensée, mais en tenant compte de la préoccupation essentielle du temps, rendre une base nouvelle dans l'intellect à un christianisme qui restait très vivant dans les consciences.

AUGUSTE VIATTE

LA CIVILISATION EN NOUVELLE-FRANCE² par *Guy Frégault*

Au Canada français, les écrivains sont avares de leurs œuvres. M. Frégault ne l'est pas lui, puisqu'en moins d'un an il nous présente deux ouvrages historiques d'une belle venue. Le premier ouvrage de M. Frégault, *Iberville le Conquérant* augurait bien pour l'avenir. Dans son deuxième ouvrage, l'auteur donne vraiment sa mesure comme historien.

De 1713 à 1744, les Canadiens ont pris conscience qu'ils formaient

(1) *Entretiens sur Descartes*, par Alexandre Koyré. New-York, Brentano's, 1944.

(2) Société des Éditions Pascal, Montréal, 1944.

un tout, une entité ethnique. Les conflits meurtriers avaient empêché le développement économique et politique de la nation. Durant les trente années qui suivront, les Canadiens se consacreront à des œuvres de paix. Ce sera « une civilisation en devenir ». M. Frégault écrit : « Les Canadiens peuvent reprendre les travaux interrompus et tenter des efforts nouveaux. A l'âge héroïque des genèses et aux laborieuses générations de l'enracinement, succède l'époque des épanouissements. Depuis un siècle, d'obscures évolutions se sont dessinées. Elles éclateront au grand jour. Place donc aux temps nouveaux ! Ils permettront au pays non plus seulement de subsister, mais de se développer harmonieusement et aux hommes, non plus seulement de risquer la mort pour survivre, mais de vivre, c'est-à-dire de prendre des risques de vie. C'est dans cette atmosphère que se précise, dans ses grandes lignes, la structure historique de la nation canadienne. »

Lorsqu'en 1713 le traité d'Utrecht fut signé, la Nouvelle-France était en guerre depuis trente ans. Ce fut une explosion de joie. On chanta un « Te Deum » d'actions de grâces. C'était une dure paix et cela ne mettait pas fin à la rivalité anglo-française. Le pays devait donc profiter de cette accalmie pour consolider ses positions. Le marquis de Vaudreuil écrivait : « Nous devons estre persuadés que cette Colonie sera toujours l'objet de la jalousie des Anglois... Nous n'avons point d'ennemis plus dangereux à craindre. »

Il fallait avant tout peupler la colonie. Durant les trente années que dura la paix, la Nouvelle-France ne recevra que quatre à cinq mille immigrants. Les naissances nombreuses compensèrent pour le peu d'empressement que mettait la France à envoyer des colons. « A l'appel du pays, la réponse de la race fut incomparablement plus généreuse que celle de la Métropole ».

Le même problème se posait sur le plan militaire. « Vaudreuil notait, écrit M. Frégault, que celles-ci (les colonies anglaises) pouvaient lancer contre le Canada 60 000 hommes en état de porter les armes, tandis que la colonie française pouvait leur opposer 4,484 miliciens, et cela en mobilisant tous les hommes, depuis les enfants de quatorze ans jusqu'au vétéran de soixante ans ». On fera donc de la Nouvelle-France une nation armée, en organisant une milice coloniale. On demandera aux paysans de payer les fusils des miliciens. L'auteur écrit : « Grandir et se fortifier tels étaient donc les soucis de la Nouvelle-France au cours de la paix de trente ans. Les dures exigences de son destin ne lui permettaient pas de goûter une accalmie qui fût autre chose qu'une vigilance armée. Parce que le Canada était un immense pays où l'on vivait moins nombreux qu'ailleurs, il était impossible de déposer les armes. Il fallait que ce peuple en fût un de mainteneurs et de bâtisseurs, ou qu'il renonçât à vivre. »

L'économie joue un rôle primordial dans la vie d'un peuple, et au Canada de nombreux problèmes se posaient à ce point de vue. Ils seront réglés en partie. On organisera l'agriculture, on établira des industries, on construira des routes. M. Frégault ajoute : « Les Canadiens étaient pauvres. Ils le sont restés. Ils ont tout de même réussi à chasser le spectre inhumain de la misère. Ils ont magnifiquement reconquis leur pays sur les puissances hostiles de la nature et d'un système économique à maints égards déficient. »

M. Frégault étudie les institutions politiques de la Nouvelle-France avec une très belle largeur de vue. Les préjugés d'un historien comme Parkman, qui ne voyait dans la doctrine de l'absolutisme, que « despotisme et oppression », sont vite réduits à néant. M. Frégault explique succinctement cette doctrine, « théorie vivante, organique et bien définie. » A l'avènement de Louis XIV, la France ressemblait à une pètaudière; les finances étaient en fort mauvais état, les nobles faisaient la pluie et le beau temps. Louis XIV était assuré « que lorsque l'autorité est partagée par les grands, c'est le règne du désordre et de la corruption. » Il voulut être roi et maître en France et il le fut. M. Frégault conclut en écrivant : « La Nouvelle-France ne souffrait pas de l'absolutisme; pour ces hommes, que les idées britanniques de la Réforme n'avaient point touchés, cette doctrine était une vieille habitude d'esprit dont on savait fort bien s'accommoder. Servir le roi était un honneur autant qu'un devoir. »

Les institutions sociales de la Nouvelle-France nous apprennent que les classes moyennes étaient inexistantes. Il y avait l'aristocratie, puis venait le peuple : agriculteurs, ouvriers, commerçants. « La Nouvelle-France était une société où, d'une façon générale, il faisait bon vivre. »

L'étude des « énergies spirituelles » est un des plus beaux chapitres de l'ouvrage de M. Frégault. De 1713 à 1744, l'Eglise canadienne s'organisa définitivement. Il fallait d'abord plus de prêtres, ensuite voir à l'érection de nouvelles paroisses. On comprend facilement que durant les années de guerre qu'avaient traversées la Nouvelle-France, l'instruction ait été quelque peu négligée. Durant les trente années de paix, on dotera le pays « d'un système complet d'instruction publique. » La Nouvelle-France doit son système éducationnel aux prêtres et aux religieux qui « sont parvenus à bâtir de solides institutions, parce qu'ils savaient voir grand malgré tout et exiger d'eux-mêmes leur plein rendement personnel et humain. »

M. Frégault termine son ouvrage en traçant un portrait du Canadien de cette époque, et de ses aspirations nationales. Les Canadiens n'ont pas craint en temps de guerre de risquer leur vie pour la défense du sol. La paix venue, ils organiseront le pays économiquement et socialement. « Ce pays est à eux parce qu'ils l'ont construit de leurs mains, enrichi de leur travail et, à l'occasion, défendu au péril de leur vie. » Ils étaient Canadiens avant tout. L'accord entre Canadiens et Français n'était pas toujours parfait. Il y avait rivalité entre prêtres canadiens et prêtres français. On connaît les querelles de Vaudreuil et Montcalm. Bougainville ira jusqu'à écrire : « Il semble que nous soyons d'une nation différente, ennemie même. »

Le Canadien était religieux, « plus fervent catholique que son cousin de France » rapporte Pierre Kalm, dans son voyage à travers le Canada. M. Frégault a raison de souligner qu'« il serait excessif de prétendre que le Canada du XVIII^e siècle demeure la colonie mystique des croisés de Ville-Marie. Ville-Marie se développe au rythme du temps. Elle devient vite le centre du commerce des fourrures, elle « compte moins de saints et plus de marchands. » L'essentiel c'est que le catholicisme est pour les Canadiens une conception de la vie. Leur vie et leurs actions sont dirigées dans un sens religieux.

La vie intellectuelle n'était pas inexistante en Nouvelle-France puis-

qu'on y jouait du Corneille et du Racine. (Nos pères étaient mieux servis que nous sous ce rapport). Le Père de Charlevoix écrivait : « On politique, sur le passé, on conjecture sur l'avenir, les sciences et les beaux-arts ont leur tour, et la conversation ne tombe point. » On parlait une langue châtiée. Selon Bougainville les Canadiens « parlent avec aisance, ... leur accent est aussi bon qu'à Paris ». Pourrait-on en dire autant maintenant ?

M. Frégault conclut en écrivant : « Bientôt le sort de la Nouvelle-France sera en jeu. Le pays se couvrira de ruines. Le peuple sera affreusement battu. Mais la civilisation qu'il représente est appelée à survivre parce qu'elle est le produit d'une lente et sûre élaboration historique, parce que, dans les trente ans de paix qui lui ont été accordés de 1713 à 1744, le Canada s'est réalisé. Il est devenu une entité morale, un être complet, une nation nouvelle appuyée sur un passé dont la puissance irréductible le projette vers l'avenir. »

La lecture de ce livre, très belle synthèse de la civilisation canadienne pendant trente ans, nous donne des raisons d'espérer dans l'avenir. Le travail accompli par nos ancêtres nous est un exemple de courage et d'énergie que nous devons mettre à profit. L'ouvrage de M. Frégault est un travail de première main. Nos humbles félicitations à l'auteur, nouvel élu de notre Académie canadienne-française, qui doit s'honorer de compter un tel membre dans ses rangs.

JACQUES MATHIEU

IBERVILLE LE CONQUÉRANT¹ par *Guy Frégault*

Les bons historiens sont rares au Canada français. On ne s'improvise pas historien, on peut aimer l'histoire, mais on ne doit pas l'aborder sans une discipline qui ne s'acquiert qu'après une longue préparation préalable.

Licencié ès-lettres, M. Guy Frégault a fait ses études de méthodologie historique avec le Père Delanglez, s. j., dont les travaux sur Cavalier de La Salle sont des monuments historiques.

Les biographies sur d'Iberville sont nombreuses, trop nombreuses peut-être si l'on considère leur valeur proprement historique. M. Frégault a fait œuvre non de vulgarisateur, mais d'historien. Il a tenté un travail définitif. Son œuvre s'entoure de toute une technique moderne, relevé de nombreuses notes, renvois, références, etc. Une chose manque cependant : un index général, guide essentiel pour un travail de ce genre. Par ailleurs, certains pourront trouver que l'auteur s'est montré sévère à l'endroit de ses prédécesseurs.

La vie de d'Iberville fut un perpétuel combat contre l'envahisseur anglais. Iberville ne se reposa jamais sur ses lauriers. Une campagne militaire finie, il harcelle les autorités militaires et civiles de mémoires, rapports, et il leur soumet constamment des plans de conquêtes. Il n'avait qu'un but : déloger les Anglais de la baie James, de la baie d'Hudson, de Terre-Neuve. Après le massacre de Lachine, perpétré par

(1) Editions Pascal, Montréal, 1944.

les Iroquois, qui étaient aidés par « les pieux bourgeois de la Nouvelle-Angleterre », Iberville voulait « leur faire (aux Anglais) ce qu'ils nous font ». Le raid de Schenectady fut une revanche sanglante, mais justifiable du point de vue de la sécurité de la Nouvelle-France.

C'est ce que l'auteur, M. Frégault met bien en évidence : la rivalité franco-anglaise en Amérique du Nord.

Iberville songeait avant tout à sauvegarder le Canada. Pour ce, la fondation d'une colonie en Louisiane lui semblait de toute nécessité. « Ce qu'il veut, ce n'est pas tant une plus grande France qu'une Angleterre amoindrie : amoindrie parce qu'ainsi l'exige la sécurité du Canada, sa patrie. »

L'auteur dégage nettement la personnalité de d'Iberville chez qui « se retrouvent les traits dominants d'un groupe, d'une époque ». Iberville fut un soldat, mais il fut aussi un « créateur ». Il lutta toute sa vie pour conserver à la France les territoires qu'il lui avait donnés. « Conscient du danger formidable que représente la croissance des colonies anglaises, il conçoit alors les plans les plus divers pour réduire ces dernières à l'impuissance. » Il prévut que la politique coloniale française amènerait la déroute.

L'ouvrage de M. Frégault décèle un grand talent. L'auteur écrit une belle langue. Son style est nerveux, sans fioritures. M. Frégault a donné non pas un chef-d'œuvre, peut-être, mais un très beau livre.

JACQUES MATHIEU

MISSION À MOSCOU¹ par Joseph E. Davies

Talleyrand disait : « La parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée ». Cette maxime, mise à profit par les diplomates de carrière est grosse de conséquences. M. Davies pour qui la carrière diplomatique était chose nouvelle s'est peu soucié de cette maxime. Homme d'affaires, il a eu son franc parler avec les dirigeants communistes.

Individualiste avant tout, M. Davies ne croit pas à la formule communiste. Assuré que la démocratie est de tous les systèmes « celui qui travaille le mieux pour le citoyen moyen », il est parti pour Moscou avec ses opinions, et il est revenu sans avoir changé d'avis. Différent d'idées avec les communistes, il admet la sincérité de ceux-ci et leur attachement à la paix. Je sais qu'ici, beaucoup vont bondir d'indignation. Ceux-là devront comme M. Davies, ouvrir leurs yeux, et leurs oreilles, et mettre leurs préjugés de côté. Ceux qui ont lu « Mission à Moscou » abonderont dans mon sens.

Le volume comprend des rapports officiels, des lettres, des extraits d'un journal personnel, etc. Ceci forme un ensemble d'une rare valeur documentaire. L'objectivité de ce livre en compose la plus grande qualité. Le président Kalinine a dit à M. Davies : « Sans être d'accord avec notre foi et notre doctrine politique, nous croyons que vous nous avez jugés honnêtement et que vous vous êtes honnêtement effor-

(1) Joseph E. Davies : *Mission à Moscou*. Traduit par Albert Pascal. Montréal, Ed. de l'Arbre, 1944.

cé de voir ce qui se faisait ici. Ce que vous aviez de plus dur à dire, c'est à nous que vous l'avez dit, et le meilleur de ce que vous aviez à dire, vous l'avez dit à nos ennemis ».

M. Davies fit quelques voyages à travers la Russie, visitant les régions industrielles qui l'intéressaient particulièrement. L'ambassadeur fut vivement impressionné par le travail accompli.

M. Davies fut accompagné durant ses voyages de quatre journalistes américains. Ils visitèrent cinq villes et les usines les plus importantes. M. Davies écrit : « L'un des faits qui nous ont le plus fortement impressionnés (et tous les journalistes en ont parlé), c'est le caractère des hommes qui dirigent ces entreprises. La plupart sont des hommes d'environ trente-cinq ans. L'un avait quarante ans et un autre quarante-cinq. Tous sont des diplômés en génie technique, sortis d'écoles russes mais qui, tous, aussi, ont voyagé et fait des études techniques dans d'autres pays. Tous semblaient appartenir au type sérieux, studieux, d'esprit scientifique et pondéré de manière, mais on sentait qu'ils mettaient beaucoup de prudence dans l'exercice de leur autorité. Chaque usine possède un personnel important de techniciens. Chacun comprend une bibliothèque, une salle de lecture et une école du soir pour les ouvriers. Dans les bibliothèques, on trouve des revues techniques venant de plusieurs pays étrangers, des ouvrages d'intérêt général et des traducteurs » pour les ouvrages écrits en langues étrangères. Plus loin, il écrit encore : « Advenant que la Russie soit précipitée dans un conflit européen, certains doutent que l'industrie, derrière la ligne de combat, pourrait, dans son état actuel, soutenir une longue guerre. Pour moi, je pense qu'elle pourrait le faire bien mieux qu'on ne le prévoit, après ce que j'ai vu dans cette région ». La guerre a prouvé que M. Davies avait raison de croire en la puissance de l'industrie russe.

Les procès des communistes accusés de trahison en 1937, ont fait couler beaucoup d'encre. Je me rappelle fort bien, les comptes rendus des journaux de droite français, « *Candide* », « *Gringoire* », « *Je Suis Partout* ». Ces journaux étaient sympathiques à la cause des accusés. Ces hommes pourtant étaient des traîtres. « En 1941 », écrit M. Davies, « quand se produisit l'invasion allemande, les Soviétiques avaient extirpé du sol russe tout élément de cinquième colonne qu'on avait pu y organiser ». Les faits que nous révèle l'auteur qui assista aux procès, sont plus que significatifs. Les accusés « consentirent à collaborer et, en fait, collaborèrent avec les représentants consulaires du service diplomatique allemand en matière d'espionnage et de sabotage. Ils consentirent à transmettre à l'Allemagne et au Japon et, en fait, leur transmièrent des secrets essentiels à la défense de l'Union Soviétique. Ils s'entendirent entre eux et avec les gouvernements de l'Allemagne et du Japon pour faire avec ceux-ci la guerre à l'Union Soviétique et pour constituer ensuite un plus petit Etat soviétique indépendant qui abandonnerait de grandes parties de l'Union Soviétique, l'Ukraine et la Russie blanche, à l'ouest, à l'Allemagne, et la province maritime, à l'est, au Japon. » Si la Russie n'a pas connu la cinquième colonne en 1941, comme la France, la Belgique et la Hollande, cela est dû à la fermeté de Staline et de son gouvernement. Ces purges si cruelles qu'elles aient paru étaient nécessaires à la sécurité du pays. Il ne s'agit pas ici

de faire l'apologie de Staline et du communisme. Les faits sont là, ils parlent par eux-mêmes. Il y avait des traîtres en Russie, ils devaient être châtiés. Le sentimentalisme n'a pas sa raison d'être en politique. Il s'agit d'être réaliste avant tout.

M. Davies a très bien compris la politique de la Russie à l'égard de l'Allemagne, en ce qui concerne l'accord nazi-soviétique du 22 août 1939. M. Davies était assuré que « si l'Europe devait avoir la « paix », ce ne pouvait être qu'une « paix fasciste » imposée par les dictateurs à moins que l'Angleterre et la France ne parvinssent à créer à l'encontre de leurs ambitions un axe Est-Ouest comprenant la Russie Soviétique et à établir une « balance du pouvoir » propre à maintenir la paix par un équilibre des forces ». La politique à courte vue des démocraties anglaises et françaises, leur « indifférence dédaigneuse » à l'égard de la Russie devait aboutir à une catastrophe. Je ne ferai pas l'histoire politique de l'Europe durant les années qui ont précédé la guerre, ce serait vraiment trop long. M. Davies note que l'exclusion des communistes à la conférence de Munich a été une grave erreur et que cela froissa gravement les Russes. Il y avait de quoi. La Russie, grande puissance, avait son mot à dire dans le concert des nations européennes.

Le parapluie de Chamberlain, la politique d'« apaisement » des démocraties inspira peu de confiance aux Russes et ne fit que les irriter davantage. Les Russes craignirent que la politique étrangère de la France et de la Grande-Bretagne les isolerait et qu'ils seraient forcés de combattre seuls contre l'Allemagne. M. Davies écrit : « Il faut ajouter à cela que la France et l'Angleterre persistaient à refuser de conclure un accord sans restriction avec la Russie et de s'engager nettement à se porter à l'aide de celle-ci pour la protection de ses intérêts essentiels, pour empêcher l'absorption violente des Etats baltes par l'Allemagne, tandis que la Russie avait offert sans restriction aucune de se porter à l'aide de la Grande-Bretagne et de la France si leurs intérêts essentiels étaient menacés par une attaque de l'Allemagne contre la Belgique ou la Hollande, sans tenir compte du caractère que pourrait avoir cette agression ».

Les communistes n'ont pas de tradition en politique extérieure. Le pacte de non-agression avec l'Allemagne était pour eux une garantie de sécurité, du moins pour un temps, comme le dit M. Davies. Les Russes ne se faisaient pas d'illusions sur l'Allemagne; c'est pour cette raison qu'ils sont maintenant les alliés des démocraties. « L'intérêt personnel » est le facteur dominant de la politique russe.

M. Davies n'est pas un fanatique, ni un sectaire. Il est honnête et sincère. Il voit les choses clairement, comme elles doivent être vues, sans parti pris. Pour lui, rien ne pourra arrêter la marche ascendante de la Russie, « au double point de vue politique et économique, dans les affaires internationales ». Les réalisations au point de vues industriels et scientifiques sont énormes. On a universalisé l'instruction. L'individu, quel qu'il soit, peut s'instruire. Le peuple russe, relativement jeune, a devant lui d'immenses ressources et des richesses naturelles qui n'ont pas encore été exploitées. La Russie, après cette guerre exercera une influence énorme sur l'Europe et aussi sur le monde entier.

Malgré tout ce qu'il a vu en Russie, M. Davies croit encore avec raison, en la démocratie. La liberté de pensée, la liberté de parole,

la liberté religieuse, « la dignité de l'homme et de la femme, la sainteté de la vie humaine et de la liberté, le respect dû à l'esprit humain sont les meilleurs fruits qu'ait apportés la civilisation dans le monde ». André Malraux a écrit :... « Le communisme n'a pas diminué chez le prolétaire russe la souffrance, il a donné à cette souffrance un sens ». Je crois que c'est là une excellente explication de problème communiste.

Le livre de M. Davies est d'une importance exceptionnelle pour la compréhension des problèmes et du développement futur de la Russie Soviétique. M. Albert Pascal nous donne un travail traduit en une belle langue.

JACQUES MATHIEU

BATAILLE D'AMIENS¹ par J.-P. Petges

Que restera-t-il de toute cette littérature « guerrière » après le conflit mondial ? Pas grand'chose, je crois bien. Nous la lisons maintenant avec un certain intérêt parce que cela fait « couleur locale ». Tous ces livres ont à peu près le même son de cloche. La partie documentaire est souvent intéressante, mais la littérature est généralement traitée, pour ne pas dire maltraitée en enfant pauvre. L'auteur de ce livre, le lieutenant Petges avoue avoir voulu écrire « une simple histoire de soldat, sans prétention littéraire ». Cette simple histoire de soldat est quand même fort bien écrite.

Il est assez amusant de lire qu'il n'y a pas d'endroit où l'on soit plus en paix que sur un champ de bataille. « Plus de percepteurs pour les contributions ! Plus de voiture en panne, etc. » Plus loin : « Les arrivistes, les faiseurs, les prétentieux ont déjà trouvé moyen de se replier vers l'arrière et de se faire affecter à des postes sans danger. Ceux qui restent sont les vaillants, les consciencieux, les modestes, ceux qui, toujours, partent font leur devoir. Et ceux qui souffrent et qui meurent en serrant les dents sans se plaindre, sans critiquer. » Cet humour et cette heureuse philosophie sont assez inattendues, si l'on songe que le pauvre bougre risque de recevoir un « pruneau » sur le crâne. L'auteur fait aussi des commentaires sociologiques sur le problème ouvrier qui portent à réfléchir. Il ne faut pas penser que les soldats qui se font casser la figure ont l'intention de revenir pour revoir le même état de choses qu'avant la guerre ! Pour ma part je ne le crois pas. Les théories du lieutenant Petges trottent dans la cervelle de beaucoup d'autres soldats. Avis aux intéressés qui feront la paix et qui organiseront l'après-guerre.

Les pages qui rapportent la mort d'un des hommes du lieutenant Petges sont d'un tragique émouvant. « C'était mon soldat préféré. Il est mort. Je prends sa main et la ramène sur la poitrine. Je lui ferme les yeux. Puis comme le jour tombe je m'assieds à côté de lui. Sa tête repose sur le bord du sillon. La bouche est entr'ouverte. Quelques coquelicots dans les blés jettent une note vive. C'est un tableau de soldat. » Puis : ... « je déroule sous lui ma couverture, je suis comme une mère

(1) Editions de la Maison Française, New-York, 1944.

devant son fils mort. Je ne veux pas qu'il soit mouillé ou qu'il ait froid ou que demain si nous sommes morts autour de lui, les mouches ne rentrent dans sa bouche et dans ses yeux. Et je rabats les bords sur son visage. » L'auteur qui disait écrire un livre sans prétention littéraire a pêché par excès d'humilité. Les lignes que je viens de citer le prouvent éloquemment.

JACQUES MATHIEU

MADONNES CANADIENNES¹ par *Rina Lasnier*

On m'aurait dit il y a cinq ans à peine que le Canada français compterait à son actif d'authentiques jeunes romanciers comme Robert Charbonneau et Roger Lemelin, des essayistes comme Guy Sylvestre et Marcel Raymond, et des poètes véritables comme Cécile Chabot et Rina Lasnier, que j'aurais haussé les épaules et serais allé me réfugier dans les bras de Mgr Camille Roy. Et pourtant, je ne hausse pas les épaules, je constate tout simplement que la littérature de chez nous est en progrès.

Les *Madones canadiennes* de Rina Lasnier, ouvrage de luxe, rehaussé de magnifiques illustrations, est une œuvre qui restera.

Les poèmes de Rina Lasnier parlent au cœur par leur simplicité et leur naturel. Ils s'apparentent aux poèmes de Marie Noël par leur douceur et leur harmonie. Ecoutez plutôt :

« Voici venir Notre-Dame,
de grand matin,
dans une robe de brume
couleur de lin;
des oiseaux moins recueillis
chantent en ses replis
si humblement gris. »

N'est-ce pas que ces poèmes sont empreints d'une charmante naïveté ? Je ne suis pas trop sévère sur les règles de la prosodie. Pourquoi l'être, si ces poèmes font chanter mon cœur et m'émeuvent de leur douce musique ? Ces poèmes à la Vierge sont des prières, donc des élévations de l'âme vers le Ciel.

« Marie, ayez pitié de mes tentations !
Nous avons beau doubler sur nos passions
l'écorce rude des bonnes habitudes,
la terre prépare nos servitudes.
Les frondaisons de nos pensées,
les horizons les ont harcelées
de mirages ostentatoires
jusqu'à ce qu'il fasse noir. »

Plusieurs trouveront peut-être que j'ai tort, que je fais de la littérature « sensiblarde ». La littérature « sensiblarde » frise la bêtise et sent le cierge éteint. Les poèmes de Mlle Lasnier respirent la force, une vie pleine, riche de beautés et même de remords. La Vierge Marie, mère

(1) Editions Beauchemin, Montréal, 1944.

des pêcheurs, est accueillante aux affligés. Voilà pourquoi les poésies de Rina Lasnier sont remplies de confiance et de joie.

J'ai dit plus haut ne pas être trop sévère sur les règles de la prosodie. Tout poète authentique peut passer outre à ces lois arbitraires. La littérature poétique prouve suffisamment mon assertion. La beauté des poèmes de Mlle Lasnier compense amplement les accroc qu'elle se permet de faire envers la technique poétique.

Les photographies de madones sculptées ou peintes par des artistes de chez nous, avec le texte explicatif de M. Marius Barbeau aident sûrement à la réussite de cet ouvrage.

Mlle Lasnier et M. Barbeau, chacun dans son domaine, ont fait de ce volume quelque chose d'unique, quelque chose que nous ne connaissions pas encore; ouvrage curieux par la présentation typographique et beau par les poèmes qu'il contient.

JACQUES MATHIEU

LA LITTÉRATURE DE CONSEIL

A mon tour, je voudrais inventer un néologisme. Il y a le roman à thèse, pourquoi n'y aurait-il pas le roman à conseil? Nous sommes obligés au précepte, et c'est justement pourquoi la littérature à thèse nous est un pensum. Paul Bourget écrit un roman pour nous détourner du divorce (je suis célibataire hélas, et mon état, hélas encore, ne comporte point de divorce...), cet écrivain lourdaud ne réussit qu'à nous donner la tentation de le contredire. Eût-il été mieux doué, eût-il fait l'apologie de la virginité, qu'il aurait peut-être attiré les plus *chauds*. Dans la vie de tous les jours et de tout le monde, le règlement, la loi ne séduisent jamais personne, à plus forte raison en littérature. La morale de Lafontaine, c'est le timbre qui affranchit la lettre légère des fables pour une postérité de professeurs qui ne sauraient goûter la poésie du récit: le romancier à thèse écrit de même pour les philatelistes du roman, maniaques de moralités.

Je viens de lire un petit roman qui me faisait peur, le *Verger*¹ par Claude Dablon, je remettais toujours le bouquin à demain, justement parce que je croyais que c'était un roman à thèse, dans le genre de *l'Appel de la race*, en moins oratoire. Je me trompais: si cela rappelle M. Groulx, c'est le Lionel Groulx candide, et le Lionel Groulx candide est parfois aussi charmant qu'est savoureux le Lionel Groulx sceptique et nuancé de certains essais historiques. Le *Verger* est donc un roman de conseil. Il suggère plus qu'il ne prouve.

Prouver, il en a bien envie. Sans être trop abondants (j'aurais lâché le livre) les couplets laurentiens ne sont pas trop rares non plus: je ne déteste pas mon pays, mais je ne tiens pas au patriotisme conformiste qui sent, disons la rue Saint-Sulpice, comme la religion de certaines dévotes. Il y a des petites phrases sur *nous autres* qui me semblent aussi indécentes qu'un mari qui parle des intimités conjugales ou que des vieux compères qui mêlent leurs odeurs. A propos des pères

(1) Editions du Messager, Montréal.

jésuites, j'ai trouvé aussi de courtes allusions aux *Provinciales* et à l'*Empreinte* d'Estaunié. On ne parle plus de ça. Sans nous arrêter à notre point de vue catholique, ce mécréant de Gourmont a dès longtemps prouvé que, dans cette querelle des *Provinciales*, c'étaient les Jésuites qui défendaient l'*humain* contre un rigorisme orgueilleux et niais. Pour l'*Empreinte*, quelle vieille blague, aussi stupide que la hantise du Franc-Maçon (j'ai été et ... homaisien et élève des Jésuites, et je parle d'un pays que j'ai visité au moins en touriste et en auto-car d'humoriste). N'oublions pas que l'élève des Jésuites, c'est Voltaire, et c'est... moi. Alors, ne parlons pas trop d'*empreinte*. Claude Dablon n'avait pas tort du reste de faire faire allusion à l'*Empreinte* et aux *Provinciales* par ses personnages : c'était de leur âge.

Je dis : de leur âge, et, justement, ce roman est un vrai roman *jeune gens*, sans affectations, écrit très soigneusement et plus que proprement, dans l'ensemble. Il y a bien ici et là quelques canadianismes qui me choquent un peu, parce que l'auteur y tient trop, comme s'il voulait nous dire : « Moi aussi, je suis Laurentien ». Mais encore une fois, c'est de leur âge, de l'âge des personnages. J'ai noté aussi quelques remarques sur l'économie nationale qui me font de la peine : nous cesserons d'être des porteurs d'eau, non pas lorsque les fabricants de tonneaux seront des Laurentiens dévôts (qui me font plus peur que les autres) mais lorsque le porteur d'eau recevra un juste salaire : nos revendications pour légitimes qu'elles soient jettent surtout de la poudre aux yeux, dont profitent des gens qui, en se frottant les mains, rient de notre patriotique naïveté.

Je ne m'éloigne pas tant de mon sujet que j'en ai l'air. Ce petit roman en effet traite, par le *conseil* et non la *thèse*, de vocation et aussi bien de *notre vocation*. Ceux qui lisent trop vite, les mauvaises langues, diront : « au lieu de finir par un mariage, ça finit par une sottise ». En effet, et je dis carrément aux moqueurs que c'est tant mieux. Il y a dans tout ça une générosité, et point bête du tout, qui m'a rappelé l'excellente monographie qu'a consacré à l'aviateur Chevrier je ne me rappelle plus quel jésuite¹, et qui m'avait ravi, presque à toutes les pages. Je vous jure que ce n'était pas facile. Il y a une fraîcheur qu'on ne trouve pas partout. La meilleure définition (comment définir Dieu ?), le plus souvent, est celle qui dit ce que n'est pas une chose : pour goûter le *Verger*, songez à la *bonne* littérature...

BERTHELOT BRUNET

LES MÉDECINS MALGRÉ NOUS

Je veux dire malgré les écrivains, les pamphlétaires, les poètes dramatiques et l'homme de la rue. Il faut décidément que les médecins aient la vie aussi dure que leurs patients pour avoir résisté à cet assaut de tout le monde. Plus encore, et c'était vraiment plus difficile, ils ont résisté aux compliments de M. Paul Bourget et à l'idolâtrie de Taine et de ses disciples. Molière, ça pouvait encore aller, on riait, mais Paul Bourget !

(1) Jacques Chevrier, par Robert Bernier.

Cronin, bon romancier moyen de langue anglaise, pas plus fort que ça, mais pas plus mauvais que ça, non plus, s'en est mêlé, et ma foi, il réussit plus qu'à se laisser lire. Il eût raccourci son livre de moitié, que ç'aurait été la *Case de l'oncle Tom* d'un peuple moins superstitieux.

A la place des médecins, je ferais mettre à l'index ce livre dange-reux : sans faire semblant de rien, il touche au Saint des saints d'une science qui nous laisse si peu qu'elle préside à notre naissance. Et plus ça va, plus ça augmente, et vous savez que l'impérialisme médical n'a pas de bornes.

Mais je blague, et bien en vain. Ces médecins avant de trouver le vaccin de nos maladies, ont trouvé leur propre vaccin. Ils sont immunisés. C'est comme ça. Et puissions-nous être immunisés de même. C'est que, dès longtemps, ils ont été les premiers à rire des plaisanteries qu'on fait sur leur dos. Un peu plus, ils en rajouteraient. Ces hommes d'esprit (dirons-nous paradoxalement qu'il y a autant de docteurs hommes d'esprit que de bons médecins ?) se souviennent que Rabelais est leur patron.

Je ne craindrais pas, même pour ma santé, qu'ils connaissent si bien, d'écrire une diatribe sur la médecine; mais, brrr ! que j'écrive sur mes anciens confrères les notaires, et je meurs sans faire de testament.

Que dirais-je encore de la *Citadelle* ? Que c'est un roman qui se lit aussi bien qu'un roman : ma lapalissade risquera encore d'être un compliment paradoxal, pour juste qu'elle soit.

BERTHELOT BRUNET

LIVRES DE FEMMES

On s'en plaint, mais ce n'est pas hier que les femmes ont commencé d'écrire, je veux dire écrire comme les hommes. Mme de Sévigné, qui lisait les Pères de l'Eglise (surtout dans les commentaires jansénistes ou de teinture janséniste, mais qui n'était janséniste plus ou moins sous le règne de Bossuet ?), la grosse marquise avait commencé. Elle aurait damé le pion à Mme Tabouis, pour l'indiscrétion diplomatique, pour le potin militaire. Avant que l'Etat ne leur donne le droit de gouverner, ces dames ne se faisaient faute de donner leurs avis. Cependant, elles allaient au plus court, et sans s'embarrasser de théories, sans trop se camoufler de principes, elles nous disaient carrément que l'intrigue gouverne le monde. Depuis que le droit de suffrage leur a été jeté, les femmes sont devenues sérieuses, hélas, et nous ne savons plus ce qui se passe à la Cour. Il est vrai que Mme Tabouis est bien vivante et que les potins de Cassandre sont parfois bien amusants, aussi sages au demeurant que bien des discours graves, lorsque Mme Tabouis susnommée les commente.

Dans un long roman, *Dieu ne dort pas*², Mme Suzanne Chantal n'aborde pas directement la politique, elle en marque cependant les conséquences. Disons que cela pourrait s'appeler aussi proprement que le roman de Zola, la *Débâcle*. L'exode des innombrables réfugiées qui ont fui avant

(1) *La Citadelle*, par J. Cronin, Editions Pony, Montréal.

(2) Editions de la Maison Française, New-York, 1944.

et après 1939 l'armée allemande. Ils ne s'arrêtaient qu'à la muraille de l'océan, à Lisbonne, et là ils attendaient le bon plaisir des sous-marins, du service d'espionnage, des Américains et que sais-je. Le refoulement de toute une Europe, dans tous les sens du terme. Une épopée qu'un grand romancier racontera peut-être un jour. Et il n'y avait pas que l'Allemagne pour faire table rase et place nette : les fuyards de Russie, ceux qui se sont échappés des paradis totalitaires secondaires, ceux qui craignaient le billet de confession du Maréchal. Tout un brassage de l'Europe enfin, dont je regrette qu'il n'ait pu, comme d'autres invasions et d'autres frites paniques, provoquer un renouveau... C'était ce grand niais au beau style voltairien de Joseph de Maistre qui louait les desseins du ciel de ce que les émigrés du clergé français aient porté le catholicisme dans leur exil : en fait, s'ils n'ont pas converti beaucoup, ils ont quand même *changé l'air*. Mais, bien entendu, que de misères là-dessous !

Georges Reyner n'est pas une femme, que je sache. Ce n'est qu'une des dernières trouvailles, d'une des ultimes découvertes de la N.R.F., qui s'est engouée sur le tard de Marguerite Audoux¹ et d'une sensibilité, parente après tout de Charles-Louis Philippe. Il nous donne une vie de Marguerite Audoux, qui, sans doute, n'était pas un grand romancier, mais qui sut émouvoir jusqu'au rude Mirbeau. Il est vrai que lorsqu'on écrit le *Jardin des supplices* et qu'on passe sa vie à médire salement de ses contemporains, c'est que le ciel vous a doué d'une sensibilité excessive.

Marguerite Audoux était une femme qui travailla avant le *service sélectif*. Toute sensiblerie mise à part, voilà au moins une originalité. Au demeurant, personnage sympathique, et qu'on ne croit pas qu'il faille avoir son mouchoir à la main pour lire le livre de Georges Reyner : il en vaut bien d'autres et il nous montre une femme qui, pour écrire, n'était pas obligée de se trouver un amant, comme Balzac tirait son inspiration du café noir.

Pour la nouvelle édition d'*Adieu Paris*² de Mlle Simonne Routhier il faut bien répéter que le petit livre n'a rien perdu de son émotion. Je donnerais bien des ouvrages de guerre pour celui-ci, d'une simplicité parfaite. Dirais-je, bien qu'elle n'ait pas aimé *Désespoir de vieille fille*, où j'avais cueilli d'excellentes choses, et plus encore, dirais-je que ce sont des proses de désespoir féminin, où je sens cependant une résignation chrétienne fort émouvante ? Je ne sais pourquoi, je vois une petite fille qui pleure devant ces pauvres convois de réfugiés, et qui attend, son baluchon, son sac et son cabas à ses pieds.

Quand mon petit voisin hurle, fier de lui : « Qu'ils retournent donc voir Churchill ces petits émigrés », devant des petits Anglais nés chez nous, il montre qu'il ne sait pas plus que son souffleur que nous assistons (dans le *pit*, bien entendu) à une tragédie nonpareille, où les *Marie-Claire* de France et d'ailleurs ont perdu même les miettes de pain que ces travailleuses sentimentales distribuaient à leurs oiseaux romanesques.

BERTHELOT BRUNET

(1) *Marguerite Audoux*, par Georges Reyner, Editions Parizeau, Montréal, 1944.

(2) Editions Beauchemin, Montréal, 1944.

QUAND LE SERMON PREND DE LA BOUTEILLE¹

Je plains les prêtres, je veux dire les prêtres de goût, et l'on en rencontre, quoi qu'en pense par exemple ce petit jeune homme (19 ans, je crois) qui a pris ma succession dans l'anticléricalisme, avec beaucoup plus de talent que moi, du reste, et qui, l'autre jour s'écriait : « L'histoire de l'Eglise est scandaleuse, la preuve c'est que M. Clemenceau l'a écrit dans son livre *Au soir de la pensée* ». Mais, avant qu'il prenne à témoin M. Homais, je veux vous dire quel plaisir j'ai tiré de *L'Eloquence sacrée*, anthologie de sermonnaires qu'a publiée le Père Gillet. Puis-je ajouter que je préfère ce recueil du Père Gillet aux pages qu'il a consacrées au talent oratoire de Pie XII ?

Les vieux textes que cite l'auteur sont pour la plupart ravissants d'intelligence subtile ou de naïveté savoureuse. On se dit : « c'est ma foi vrai, un sermon, cela peut s'entendre », mais, si on se risque à l'homélie dominicale, il y a chance que l'on corrige : « un sermon, ça *pouvait* s'entendre. »

Je ne sais si c'est parce que l'Eglise tient à la tradition, la littérature ecclésiastique me rappelle ce Bonsterten, un écrivain mineur dont Sainte-Beuve fit le portrait : ce prosateur suisse n'eut de talent qu'à quatre-vingts ans, et, à quatre-vingt-dix, il faisait merveille. Les vieux spirituels sont exquis, souvent, et les vieux sermonnaires, délicieux. Quand leurs œuvres n'ont pas la patine de cent ans, au moins, c'est à peine si, d'ordinaire, vous pouvez lire les écrivains dévôts sans sourire. On peut aisément en faire la preuve, en parcourant le recueil du Père Gillet. Comparez par exemple le jésuite Coton, confesseur du roi Henri IV et le père Félix, autre jésuite célèbre, ou le père Penon, dominicain et son confrère Monsabré. Je cite le Père Penon : il a une petite phrase qui me ravit : « *une bonne fille qui, à force de lire le Château de l'âme de sainte Thérèse, s'estoit basti dans son esprit tant de châteaux en Espagne qu'elle s'y croyoit estre une vraye petite sainte Thérèse...* » Avant qu'on n'aborde le dernier siècle, le livre du père Gillet regorge de ces curiosités exquises. J'y cueille force préciosités *saintes* qui feraient le bonheur de l'ami du Père Gillet, Paul Valéry. Autant les recueils de spiritualité dont nous accablaient les éditions dévotes étaient fades, autant ces vieux prosateurs ont de goût, quand ils prennent de la bouteille. Faut-il laisser *vieillir* les sermons comme les bonnes boissons ? Le père Plus, qui n'aimait pas déjà Bremond, et le père Bussiére, dont j'ai lu une vie de sainte qui m'a attristé, paraîtront peut-être à nos petits-fils des écrivains aussi amusants que nous est, par exemple, le Père Bouhours, dont je lisais la naïve vie de saint François Xavier, avec le plus vif plaisir.

Le père Lamarche, qui écrit la plus nette de toutes nos proses, dirait cela beaucoup mieux que moi (et avec une ironie plus respectueuse que ma gaucherie) dans un nouveau tome des *Projections* qu'il vient de faire paraître et dont je vous recommande, entre autres chapitres, celui qu'il a consacré à l'hyperbole. N'oublions pas que, très finement, le père Lamarche proposa un jour, à ses confrères de la chaire, un mo-

(1) *L'Eloquence sacrée*, par R. P. Gillet, Editions Pony, Montréal, 1945.

dèle singulier, qui n'était autre que la prédication de Jésus et ses paraboles.

Les vieux sermonnaires n'ont pas tous cette simplicité sublime, quelques-uns sont passés à titre anthume ou posthume par les salons de Mme de Rambouillet, mais que ces saints hommes avaient donc d'esprit!

BERTHELOT BRUNET

Vient de paraître :

HÉLÈNE-J. GAGNON

BLANC ET NOIR

Mme Gagnon a accompagné son mari à Londres, au cours de la pire période de la guerre sous-marine, puis sur la Côte d'Or. Blanc et Noir est un émouvant reportage, écrit par une femme qui sait observer.

Priz : \$ 1.25

ANDRÉ GLARNER

DE MONTMARTRE A TRIPOLI

Un document sensationnel sur la guerre : l'armée en 1939, le général de Gaulle, la blitzkrieg à Londres; sur l'Atlantique pendant le blitz naval, de Tobrouk à Benghazi, les Campagnes de Grèce, de Syrie, du désert, l'offensive de la victoire.

Collection « France Forever », \$ 1.50

HENRI LAUGIER

Combat de l'exil

Collection « France Forever », \$ 1.25

YVES SIMON

PREVOIR ET SAVOIR

ETUDES SUR L'IDÉE DE NÉCESSITÉ DANS LA PENSÉE SCIENTIFIQUE ET EN PHILOSOPHIE.

Le dernier ouvrage de l'auteur de « *La Grande Crise de la République Française.* »

Ce livre témoigne de la fécondité du mouvement de pensée dont la première grande manifestation a été l'ouvrage de J. Maritain *Les degrés du Savoir*. On y reconnaîtra les qualités de profondeur et de précision que des lecteurs de plus en plus nombreux ont appréciées dans les précédentes publications d'Yves Simon.

Ce technicien de la recherche philosophique se moque des *philosophes-ès-lettres*, mais sait décrire avec une force émouvante les mystères de la vie de l'esprit. Fait assez rare parmi les travaux de ce genre, *Prévoir et Savoir* est écrit dans une forme parfaitement adaptée à l'expression de l'enthousiasme studieux et de la joie de connaître.

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.35

**LE PLUS IMPORTANT
OUVRAGE
PUBLIE EN AMERIQUE
DEPUIS 1939**

J.-T. DELOS

**LE PROBLEME
DE LA
CIVILISATION**

LA NATION

I

Sociologie de la nation

II

**Le Nationalisme et l'ordre
de droit**

2 volumes : \$ 3.00

La première édition vendue en 2 mois

ROGER LEMELIN

AU PIED DE LA PENTE DOUCE

roman

« Voici un roman qui sera beaucoup lu, fera beaucoup parler et fera rire davantage; mais, ce qui importe par-dessus tout, il ouvrira des yeux, fera germer le sens de la responsabilité sociale, suscitera des initiatives chez notre jeunesse tellement disponible, l'incitera à se souvenir que l'esprit chrétien ne consiste pas à crier « Seigneur, Seigneur », mais à « donner à manger à ceux qui ont faim et à vêtir ceux qui sont nus »... »

... « Écrit à l'occasion d'un milieu et d'un cas particuliers, ce roman atteint cependant par la signification profonde de ses peintures et de ses réflexions, par la qualité des images, par l'agencement de ses foyers d'intérêt, par la stylisation de ses caricatures, par la finesse aiguë de l'écriture, à l'universalité du grand roman. »

JACQUES TREMBLAY *Relations*

Prix : \$ 1.50

YVES THERIAULT

CONTES POUR UN HOMME SEUL

Thériault a créé un monde unique, irréel et puissant. On songe en le lisant à Ramuz, mais ce n'est pas cela. Ce n'est pas non plus du Jouhandeau, mais une œuvre où l'on retrouve ce qui fait la grandeur de ces deux maîtres.

Prix : \$ 1.25

COLLECTION

PROBLEMES ACTUELS

JACQUES MARITAIN
LE CRÉPUSCULE DE LA CIVILISATION 0.60

M.-A. COUTURIER
ART ET CATHOLICISME en réimpression

COMTE SFORZA
LES ITALIENS TELS QU'ILS SONT 1.25

YVES SIMON
*LA GRANDE CRISE DE LA REPUBLIQUE
FRANÇAISE* 1.25

UN DIRIGEANT FRANÇAIS
*TÉMOIGNAGE SUR LA SITUATION ACTUELLE
EN FRANCE, Préface de Jacques Maritain* 0.75

AUGUSTE VIATTE
L'EXTRÊME-ORIENT ET NOUS 0.65

GUSTAVE COHEN
LETTRES AUX AMÉRICAINS 1.25

DON LUIGI STURZO
*LES GUERRES MODERNES ET LA PENSÉE
CATHOLIQUE* 1.25

COMTE SFORZA
DEMAIN IL FAUDRA FAIRE GRAND 0.35

G.-A. BORGESE
LA MARCHÉ DU FASCISME sous presse

Une nouveauté de Paris
LA FEMME ET SA MISSION

par

MAURICE DONNAY, R. P. BENOÎT LAVAUD

DR PIERRE MERLE, YVONNE ESTIENNE

PIERRE HENRI-SIMON, DANIEL-ROPS ET AUTRES

Paru chez Plon dans la collection « Présences », en 1941

Aucun livre ne traite de la femme comme cette œuvre rédigée en collaboration par des prêtres, des médecins, des psychologues et des sociologues distingués. Tous les problèmes que rencontre la femme sont étudiés dans ce livre sous les angles les plus divers. Il n'est pas jusqu'à la prostitution qui n'ait retenu l'attention des auteurs.

Ce livre analyse les avantages que la femme moderne, les nouveaux devoirs que lui incombent, les nouvelles responsabilités qui viennent s'ajouter pour elle à celles de l'amour, des professions, de la maternité.

Tous les hommes devraient lire ce livre; toutes les femmes aussi. Car il s'adresse aussi bien à l'homme pour lui faire comprendre sa compagne qu'à celle-ci pour lui montrer les infinies virtualités de sa vie.

Prix : \$ 1.50

Problèmes de la sexualité

Problèmes de la sexualité groupe plusieurs écrivains et spécialistes de grand renom, notamment Jacques de Lacretelle, de l'Académie française, le R. P. Benoît Lavaud, o. p., le chanoine Monchanin, le docteur René Biot, Pierre-Henri Simon, Peter Wust, Daniel-Rops et autres.

Le premier livre vraiment complet en cette matière délicate.

*Paru chez Plon, dans la collection "Présences",
Distribué par les Éditions de l'Arbre,*

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.35

PIERRE BENOIT

LE SENTIER COUVERT

roman

Une reconstitution presque hallucinante de la vie
de la petite bourgeoisie à Montréal il y a cent ans.

Sous presse

ROBERT LAFRANCE

L'IRREELLE

roman

EXTRAIT DE PRESSE

"Le roman de M. Robert Lafrance aura sans doute grand succès. Il parle aux âmes sensibles"... "Il faut en recommander la lecture — pour leur plaisir, s'entend, — aux personnes qui ne détesteraient pas de voir Maurice Dekobra prendre de temps à autre le style de Delly."

HENRI GIRARD, *Le Canada*

Prix : \$ 1.50

THÉRÈSE TARDIF

Désespoir de vieille fille

Aucune femme n'avait trouvé des accents aussi déchirants pour peindre les abîmes du cœur féminin. Un ouvrage d'une qualité, d'une résonnance pathétiques.

Edition numérotée sur Japon : \$2.50; sur vergé : \$1.50

Prix : \$0.60; par la poste : \$0.65

Paru :

JACQUES MARITAIN

HUMANISME INTEGRAL

Le livre qui répond aux questions que se posent tous les hommes de bonne volonté sur les relations humaines dans les sociétés d'après-guerre.

\$ 1.50



L'Hôtel Windsor possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres ultra-modernes et confortables, son excellente cuisine et son service aussi irréprochable que courtois.

WINDSOR HOTEL
CARRE DOMINION

Parus dans la

COLLECTION DES

Classiques de l'Arbre

dirigée par le professeur Auguste Viatte

VIGNY

Introduction et notes par Fernand Baldensperger

1 volume de 200 pages : \$ 1.25

MOLIERE

Introduction et notes par George Raeders

2 volumes de 300 pages : \$ 3.00

SOUS PRESSE

RABELAIS. Auguste Viatte, *Université Laval*

BALZAC. Fernand Baldensperger, *Université de Californie*

HISTORIENS ROMANTIQUES. Roger Picard, *Université de Paris*

BEAUMARCHAIS. Jacques Schérer

SUIVRONT

LES ROMANCIERS REGIONALISTES. Pierre Brodin, *Lycée français de New York et Henri Brugmans, Cornell University*

LA FONTAINE. René de Messières, *Ecole Libre des Hautes Etudes*,

RACINE. A. F. B. Clark, *Université de Colombie britannique*

VOLTAIRE. Fernand Vial, *Fordham University*

VILLON. Marcel Raymond, *Montréal*.

MUSSET, Georges Raeders, *Lycée français, Rio de Janeiro*

LAMARTINE. Louis Allard, *Harvard University*

LA BRUYERE. Léon Wencélius, *Stwarthmore College*

CHATEAUBRIAND, J.-M. Carrière, *Université de Virginie*

LES CONTEURS. Luc Lacourcière. *Université Laval*

BAUDELAIRE. Jean Le Moyne, *Montréal*.

BOILEAU, René Gautheron, *Université Dalhousie*

Sont parus

TOME I

TOME VI

TOME II

TOME III

TOME IV

TOME V

Histoire du Canada

par

F.-X. GARNEAU

La nouvelle édition de l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, soigneusement revue par le petit-fils de l'auteur, M. Hector Garneau, se distingue de toute façon des éditions publiées à Paris. Le texte adopté est celui de la quatrième édition de 1882. Il comporte non seulement la suppression des passages périmés, mais encore des additions qui font suite au récit, certains redressements qui s'imposaient. D'autre part, les notes et les appendices sont remplacés par de brèves références et une bibliographie mise à jour, où figurent avec avantage les meilleurs livres des historiens et des érudits canadiens.

Cette réédition s'adresse au grand public à la fois et aux élèves de nos maisons d'enseignement secondaire et supérieur.

**EDITION EN NEUF VOLUMES
FORMAT BIBLIOTHEQUE**

*On peut souscrire dès maintenant à la série
chez son libraire ou chez l'éditeur*

Les 7e et 8e volumes sont sous presse.
Le 9e volume qui contiendra l'index analytique
paraîtra en mars.